



Universiteit  
Leiden  
The Netherlands

## **Une Chine imaginaire: La comparaison de la Hollande à la Chine vue à travers des récits de voyage français du XIXe siècle**

Geel, Swen van

### **Citation**

Geel, S. van. (2023). *Une Chine imaginaire: La comparaison de la Hollande à la Chine vue à travers des récits de voyage français du XIXe siècle*.

Version: Not Applicable (or Unknown)

License: [License to inclusion and publication of a Bachelor or Master Thesis, 2023](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3635355>

**Note:** To cite this publication please use the final published version (if applicable).

# Une Chine imaginaire

La comparaison de la Hollande à la Chine vue  
à travers des récits de voyage français du XIX<sup>e</sup> siècle



Gabriel, M., *Le Marché aux herbes d'Amsterdam*, Amsterdam, 1660/1661, Collections Louvre,  
<https://collections.louvre.fr/en/ark:/53355/cl010062140>, 2016, dernier accès le 24 mai 2023.

## Mémoire de MA

Swen van Geel  
S3660907

Directrice de mémoire : Dr. A. E. Schulte Nordholt  
Deuxième lectrice : Dr. E. M. A. F. M. Radar

Le 23 juin 2023  
Université de Leiden  
MA Literary Studies/French



Je tiens à remercier très sincèrement :

Dr. A. E. Schulte Nordholt pour m'avoir guidé tout au long de ce voyage.

Dr. M. M. G. van Strien-Chardonneau pour avoir préparé la voie à ce mémoire par ses recherches et pour m'avoir conseillé dans le choix d'un corpus.

Je remercie également :

Dr. R. M. Versendaal pour m'avoir inspiré et motivé.

Lise Kuntz pour m'avoir, de nouveau, aidé à perfectionner mon français.

Mes amis et ma famille pour leur soutien et leur intérêt.

## L'Invitation au voyage

Mon enfant, ma sœur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble !  
Aimer à loisir,  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble !  
Les soleils mouillés  
De ces ciels brouillés  
Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux,  
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,  
Polis par les ans,  
Décoreraient notre chambre ;  
Les plus rares fleurs  
Mêlant leurs odeurs  
Aux vagues senteurs de l'ambre,  
Les riches plafonds,  
Les miroirs profonds,  
La splendeur orientale,  
Tout y parlerait  
À l'âme en secret  
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde ;  
C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
— Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or ;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

— Charles Baudelaire<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Baudelaire, C., *Les Fleurs du mal*, Paris, Belin Gallimard, 2019, pp. 85-86.

## Abstract

Le but de cette étude est de rechercher l'étendue et les limites de la comparaison entre la Hollande et la Chine dans les récits de voyage français du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous visons notamment à comprendre quelle est exactement cette comparaison : de quels éléments elle se compose, pourquoi on a choisi de lier ces deux pays et de quelle manière cela a été construit. Pour répondre à cette question, nous analysons un corpus de plusieurs récits de voyage d'écrivains différents. Nous appliquons une méthode d'*Imagology*, tout en intégrant les concepts de l'orientalisme et l'exotisme. De l'analyse du corpus résultent trois pistes de recherche : l'aspect matériel de la comparaison, l'aspect culturel et les limites de la Hollande chinoise. La comparaison entre la Hollande et la Chine s'est avérée une structure complexe, résultant à la fois d'une longue tradition et de stéréotypes (erronés) basés sur de différentes sortes d'images.

This study aims to examine the extent and limits of the comparison between Holland and China in French travel Literature of the 19<sup>th</sup> century. We particularly intend to comprehend the nature of the precise comparison: of which elements it consists, why she is made and in which manner. In order to answer this question, we analyse a corpus of multiple travel journals from different writers. We apply a method of *Imagology*, together with concepts as Orientalism and exoticism. From the analysis of the corpus results three research tracks: the material aspect of the comparison, the cultural aspect and the limits of Chinese Holland. The comparison between Holland and China has proved to be a complex structure, resulting from a long tradition as well as (erroneous) stereotypes based on different types of images.

Deze studie heeft ten doel de omvang en de grenzen te onderzoeken van de vergelijking tussen Holland en China in Franse reisverslagen van de 19<sup>e</sup> eeuw. We streven er met name naar te begrijpen wat de precieze vergelijking is: uit welke elementen zij bestaat, waarom zij wordt gemaakt en op welke manier. Om deze vraag te beantwoorden, analyseren we een corpus van meerdere reisverslagen van verschillende schrijvers. We passen een methode van *Imagology* toe, waarbij ook de concepten Oriëntalisme en exotisme geïntegreerd worden. Van de analyse van het corpus resulteren drie onderzoeksinslagen: het materiële aspect van de vergelijking, het culturele aspect en de grenzen van het Chinese Holland. De vergelijking tussen Holland en China is een complexe structuur gebleken, resulterend uit zowel een lange traditie als (foutieve) stereotypes gebaseerd op verschillende soorten afbeeldingen.

# Table des matières

Introduction .....	7
État de la recherche.....	8
Corpus.....	10
Méthode .....	12
Contextualisation littéraire et historique .....	12
Le récit de voyage : un genre à part.....	12
L'exotisme ou la quête de l'altérité .....	14
L'imaginaire de la Chine : contexte d'un mythe .....	15
I. Une Chine tangible .....	17
A. Villes et paysages : architecture urbaine et paysagère .....	17
B. Chinoiseries et curiosités.....	20
Conclusion .....	24
II. Une Chine immatérielle.....	25
A. Un peuple commercial.....	25
B. Un « Eldorado de la propreté » .....	27
C. Les habitudes chinoises des Hollandais .....	29
Conclusion .....	30
III. Limites de l'exotisme .....	32
A. L'envers du commerce : la mort et la pauvreté.....	32
B. Le rêve et la réalité d'un pays et son peuple .....	34
C. Une imagination trompeuse : la Hollande – pays familier.....	36
Conclusion .....	38
Conclusion.....	40
Annexes .....	42
A. Assiette de faïence avec décoration florale .....	42
B. Boîte à thé avec l'armoirie de la famille Zinzendorf.....	43
C. Vase octogonal et côtelé avec couvercle de faïence peint à multiples couleurs .....	44
D. Le Marché aux herbes d'Amsterdam par Gabriel Metsu (1660/1661) .....	45
Bibliographie .....	46

## Introduction

Ce n'est sans doute pas la première fois que le poème *L'Invitation au voyage* de Charles Baudelaire est associé à l'exotisme. Ce poème – perle de la poésie française – est bien évidemment une invitation au voyage, ou même à plusieurs voyages. Voyage immobile pour le lecteur qui se trouve transporté dans des milieux exotiques et voyage vers un pays idyllique pour les protagonistes du poème où « tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté ». Tout dans ce poème respire l'exotisme, sauf peut-être pour le lecteur hollandais, car il pourrait bien croire que ce sont ses provinces mises en poésie. Du moins, c'est ce que le voyageur français du XIX<sup>e</sup> siècle semble croire quand il fait son « voyage de Hollande ». Les récits des voyageurs eux aussi respirent l'exotisme et il n'est pas difficile de retrouver des éléments du poème de Baudelaire dans ces récits. On y retrouve par exemple les « ciels brouillés » : « le ciel est uniformément d'un blanc d'opale, sans transparence »<sup>2</sup> ; les « meubles luisants » : « les meubles [sont] essuyés et frottés chaque jour »<sup>3</sup> ; les « plus rares fleurs » : « jardins couverts de fleurs exotiques et rares »<sup>4</sup> ou encore la « splendeur orientale » : « je parcours le cabinet de curiosités chinoises et japonaises. Ce sont là autant de trophées particuliers de la gloire des Hollandais »<sup>5</sup>.

Pourtant, Baudelaire n'a jamais posé le pied sur le sol hollandais : il ne s'agit que d'un imaginaire. C'est exactement cet imaginaire qui va à son tour influencer les voyageurs français dans leurs idées de la Hollande. Un de ces voyageurs est Théophile Gautier, qui entreprend son voyage en 1836, soit avant la publication de *Les Fleurs du mal*. Dans son récit, il décrit l'intérieur du Palais Noordeinde à la Haye :

Ce n'est vraiment pas la peine d'aller en Chine avec M. de Lagrenée. Ces tapisseries vous en diront autant et plus qu'un voyage. (...) Les fées n'auraient pas la main plus légère et plus délicate ; c'est la nature imitée avec cette folie d'arabesques et de perspective dont la savante ignorance des Chinois possède seule le secret.<sup>6</sup>

On retrouve dans cette citation une déclaration surprenante : Gautier écrit que les tapisseries qu'il trouve dans ce palais royal « diront autant et plus qu'un voyage » en Chine. En d'autres mots : la Hollande serait plus chinoise que la Chine elle-même ! Il est loin d'être le seul à évoquer cette forte ressemblance avec la Chine, voire le plus grand caractère chinois attribué à ces deux provinces hollandaises qu'on n'associe aujourd'hui point avec la Chine. Quasiment tous les Français qui ont voyagé en Hollande au XIX<sup>e</sup> siècle font le lien avec cet empire lointain et méconnu, tandis qu'ils ne l'ont jamais visité. C'est exactement cette question qui nous intéresse : celle de l'étendue et des limites de cette comparaison improbable à première vue. Nous nous intéressons donc à la comparaison Hollande-Chine, mais également à la question de pourquoi elle est faite et de quelle manière ainsi que ses origines et les formes dans lesquelles elle figure dans les récits de voyage. Dans cette étude, nous nous concentrons sur la façon dont les voyageurs français du XIX<sup>e</sup> siècle comparent la Hollande à la Chine dans leurs récits de voyage. Nous nous servirons d'une sélection représentative de ces récits de voyage afin de formuler une réponse à la question suivante : « De quelle manière la Hollande est-elle comparée à la Chine dans les récits de voyage français du XIX<sup>e</sup> siècle ? ». L'application d'une méthode

---

<sup>2</sup> Colet, L., *Promenade en Hollande*, Hachette, Paris, 1859, p. 129.

<sup>3</sup> Marmier, X., *Lettres sur la Hollande*, H.-L. Delloye, Paris, 1841, p. 49.

<sup>4</sup> Michelet, J., *Sur les chemins de l'Europe*, Paris, E. Flammarion, 1893, p. 362.

<sup>5</sup> Colet, L., *op. cit.*, p. 136.

<sup>6</sup> Gautier, T., *Un tour en Belgique et en Hollande*, Paris, L'école des loisirs, 1997, p. 145.



inspirée de l'*Imagology* au corpus de récits de voyage déterminé nous a permis de relever plusieurs aspects de la comparaison Hollande-Chine.

Dans un premier chapitre, la question d'une Chine tangible occupe une place centrale. Il s'agit de cerner les similitudes directement visibles entre la Hollande et la Chine. Nous entrons dans les détails de cette question à l'aide de deux sous-chapitres qui abordent respectivement l'aspect de l'architecture urbaine et le paysage, et l'influence des chinoiseries et curiosités. Le deuxième chapitre insiste sur l'aspect psychique de la comparaison et aborde alors tout ce qui est immatériel mais tout autant considéré chinois pour nos écrivains. Ces caractéristiques sont la commercialité des Hollandais ; la propreté de ces derniers et les manières chinoises appropriées à ce peuple. Nous aborderons finalement la question des limites de l'exotisme évoquées par les voyageurs français. Nous insistons sur le revers du commerce ; la saleté supposée des Hollandais et de leurs villes, suivi enfin par la familiarité du pays.

### **État de la recherche**

Jusqu'à présent les études sur les récits de voyage français, décrivant les Pays-Bas et plus spécifiquement les provinces de la Hollande, ne sont pas très nombreuses et se concentrent sur des sujets de recherche assez différents. Il s'agit d'un champ de recherche relativement nouveau qui gagne de plus en plus d'attention. Le nombre de chercheurs dans ce champ reste désormais limité à quelques noms qui sont pour la plupart contemporains, les recherches datant souvent de trois décennies au plus. Par contre, des recherches plus anciennes existent. Parmi les premiers qui ont abordé ce sujet, figure le nom de Roelof Murriss, qui a en quelque sorte ouvert ce champ de recherches des récits de voyage français et la vue sur la Hollande qu'ils présentent. Dans sa thèse publiée en 1925 : *La Hollande et les Hollandais au XVIIe et au XVIIIe siècles, vus par les Français*, il fait le panorama détaillé de quasiment tous les récits des siècles indiqués afin de reconstruire l'image – dans le plus large sens du mot – qu'ils donnent des Pays-Bas dans une synthèse critique<sup>7</sup>. Murriss aborde des sujets comme la perception du paysage, des villes, des mœurs, de l'architecture, de la religion et d'autres encore. Puis quelques années plus tard Madeline Koumans, qui écrivit sa thèse *La Hollande et les Hollandais au XIXe siècle vus par les Français* à l'université de Leyde en 1930<sup>8</sup>. Ce livre peut être vu comme une extension de la thèse de Murriss, désormais concentrée sur le XIXe siècle. Les deux thèses utilisent une méthode de lecture rapprochée ou *close-reading*, focalisée et limitée aux textes eux-mêmes. Ces deux œuvres serviront de point de départ pour les recherches ultérieures.

Ces recherches plus ou moins contemporaines sont écrites par quelques auteurs seulement. Leurs recherches se focalisent souvent sur un récit de voyage en particulier comme

---

<sup>7</sup> Murriss, R., *La Hollande et les Hollandais au XVIIe et au XVIIIe siècles, vus par les Français*, Paris, Édouard Champion, 1925.

<sup>8</sup> Koumans, M. M. C., *La Hollande et les Hollandais au XIXe siècle vus par les Français*, Maastricht, E. en Ch. van Aelst, 1930.

celui des Goncourt<sup>9</sup> ; de Louise Colet<sup>10</sup> ; de Gautier<sup>11</sup> ; de Nerval<sup>12</sup> ; d'Hugo<sup>13</sup> ou bien celui de Maxime Du Camp<sup>14</sup>. Certains chercheurs ont préféré se concentrer sur un aspect plus spécifique comme l'art de vivre « batave »<sup>15</sup> ; le statut de l'auteur dans un récit particulier<sup>16</sup> ; ou de plusieurs aspects dans une certaine période, comme le recueil d'articles intitulé *Les voyages de Hollande et la perception française des Provinces-Unies dans la première moitié du XVIIIe siècle* qui est centré sur la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, publié sous la direction d'Andreas Nijenhuis<sup>17</sup>. Viennent ensuite les recherches des spécialistes du domaine. Nous citons notamment Andringa, docteure en littérature comparée à la Sorbonne, qui a publié plusieurs recherches concernant les récits de voyage français du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle s'est intéressée successivement à la manière dont ces voyageurs ont perçu les œuvres de Rembrandt en visitant les musées hollandais<sup>18</sup> ; aux origines et effets de la vision de la Hollande dans les récits de voyage français du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup> pour laquelle elle applique une méthode basée sur l'imaginaire qu'on appelle « *Imagology* » dont nous verrons les détails dans notre propre méthode. Dans ce cas, elle se sert surtout de stéréotypes culturelles et de la peinture du Siècle d'or hollandais. Andringa se concentre finalement sur les différences et similitudes qui existent dans la vision sur la Hollande entre les récits de voyage français et allemands<sup>20</sup>. Nous citons également Madeleine van Strien-Chardonneau, spécialiste en ce qui concerne les récits de voyage français, dont les recherches abordent des aspects différents de ce genre littéraire. Elle décrit respectivement la perception d'Amsterdam dans les récits de voyage français du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup> ; la perception de la Hollande dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup> ; la différence

---

<sup>9</sup> Cabanès J.-L., « Le voyage en Hollande : clichés et musée imaginaire », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, vol. 1993, numéro 2, 1993, pp. 55-62.

<sup>10</sup> Strien-Chardonneau, M. van, « Louise Colet (1810-1876), Promenade en Hollande (1859) : voyage et histoire », *Genre & Histoire*, vol. 9, numéro 9, <https://doi.org/10.4000/genrehistoire.1428>, 2012, dernier accès le 22 juin 2023.

<sup>11</sup> Tuin, H. van der, « Les voyages de Théophile Gautier en Belgique et en Hollande », *Revue de Littérature Comparée*, vol. 31, 1957, pp. 491-512.

<sup>12</sup> Tuin, H. van der, « Les voyages de Nerval en Hollande », *Revue de Littérature Comparée*, vol. 35, numéro 3, 1961, pp. 387-400.

<sup>13</sup> Barrère, J.-B., « Le voyage de Victor Hugo en Hollande, 1861 », *Revue de Littérature Comparée*, vol. 38, numéro 2, 1964, pp. 177-202.

<sup>14</sup> Versendaal, R. M., « Le voyage au service d'une peinture de la France et des Français : Maxime Du Camp en Hollande », *RELIEF - Revue Électronique de Littérature Française*, vol. 10, numéro 2, 2016, pp. 46-59.

<sup>15</sup> Smeets, M. H. G., « Du côté de chez soi », *RELIEF - Revue Électronique de Littérature Française*, vol. 7, numéro 2, <https://doi.org/10.18352/relief.878>, 2013, pp. 107-117.

<sup>16</sup> Niessen, A. P. M., *Entre le réel et l'imaginaire: Le statut de l'auteur dans le récit de voyage Un Tour en Belgique et en Hollande de Théophile Gautier (thèse en Lettres, Université Radboud de Nimègue)*, 2015.

<sup>17</sup> Nijenhuis, A., *Les voyages de Hollande et la perception française des Provinces-Unies dans la première moitié du XVIIIe siècle*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2012.

<sup>18</sup> Andringa, K., « Le miroir magique. Voyageurs français du 19e siècle face à face avec Rembrandt », *RLC - Revue de Littérature Comparée*, vol. 323, numéro 3, 2007, pp. 277-290.

<sup>19</sup> Andringa, K., *L'Imaginaire des Pays-Bas dans la littérature française du XIXe siècle (thèse en Littérature Comparée, Université Paris IV-Sorbonne)*, 2007.

<sup>20</sup> Andringa, K., « L'Imaginaire des Pays-Bas au XIXe siècle. Regards croisés français et allemands », *Texte et l'Idée (Le)*, numéro 23, 2008, pp. 7-22.

<sup>21</sup> Strien-Chardonneau, M. van, « Amsterdam gezien door Franse reizigers in de 18e en 19e eeuw », [rozenbergquarterly.com](https://rozenbergquarterly.com/), <https://rozenbergquarterly.com/>, s.d., dernier accès le 12 janvier 2023.

<sup>22</sup> Strien-Chardonneau, M. van, « La Hollande vue par les voyageurs français (1750-1795) », *Dix-Huitième Siècle*, vol. 22, numéro 1, <https://doi.org/10.3406/dhs.1990.1760>, 1990, pp. 269-289. ;

Strien-Chardonneau, M. van, *'Le Voyage de Hollande.' Récits de voyageurs français dans les Provinces-Unies 1748-1795*, Oxford, Voltaire Foundation, 1994.

entre les hommes et les femmes qui décrivent leur visite en Hollande<sup>23</sup> ou encore l'exotisme dans la vision de la Hollande dans son article « La vision exotique de la Hollande dans les récits de voyageurs français (XVIIIe-XIXe siècles) »<sup>24</sup>. Pour ce dernier article elle se sert, comme Andringa, d'une méthodologie centrée sur l'imaginaire. Ce sont les relations commerciales, les objets et les images sur la porcelaine, par exemple, qui fournissent une méthode pour déconstruire et retracer l'imaginaire des voyageurs.

Van Strien-Chardonneau n'est sans doute pas la première à mettre le doigt sur l'aspect d'imagerie exotique à propos de la Hollande dans les récits de voyage. La plupart des études convoquées précédemment mentionnent l'exotisme (soit directement, soit indirectement) ou font allusion aux liens hollandais uniques au monde avec les pays lointains : les Indes, le Japon et la Chine. Malgré l'omniprésence de cet aspect exotique dans tous les récits de voyage décrivant les Pays-Bas (surtout du XIX<sup>e</sup> siècle), Van Strien-Chardonneau est la première à faire directement le lien entre ces récits et le phénomène de l'exotisme pour ce corpus. Dans cet article, elle fait le tour d'un corpus assez large abordant la vision exotique au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, et fait notamment le lien entre la Hollande et la Chine sans entrer dans les détails. Elle a pris comme corpus un nombre de sources primaires assez modeste. Il n'existe donc pas encore d'étude qui entre dans les détails de cette question de la ressemblance évoquée entre la Hollande et la Chine et c'est exactement ce sujet que notre présente étude cherche à approfondir. Nous nous posons comme objectif de faire le tour de cette comparaison en entrant dans les détails de plusieurs aspects saillants, comme l'ont fait Murriss et Koumans, en puisant dans un corpus représentatif et aussi complet que possible avec les moyens limités dont nous disposons.

### Corpus

Les études antérieures nous ont montrés l'étendue des corpus possibles, en citant plusieurs dizaines de récits de voyage. En lisant une bonne partie de ces récits, nous nous sommes rendu compte du fait qu'ils se ressemblent beaucoup dans leur contenu et structure. Ils sont en quelque sorte un écho de leurs prédécesseurs, y ajoutant un peu de leur propre personnalité. Van Strien-Chardonneau fait la même observation en supposant que :

(...) [il y a] des ressemblances entre ces textes qui, à première vue et pris isolément, peuvent paraître plus originaux qu'ils ne le sont en réalité. Lus successivement, ils répètent, parfois jusqu'au fastidieux, images, idées et formules.<sup>25</sup>

Dans le cadre de la présente étude, il n'est donc ni nécessaire, ni intéressant de faire un panorama exhaustif de tous ces textes. Nous envisageons alors une recherche axée sur quelques-uns des récits de voyage. Le choix des auteurs sera déterminé par la richesse de leur écriture, c'est-à-dire la mesure dans laquelle leur texte parle de cette comparaison entre la Hollande et la Chine, et plus important encore s'ils ont fait un voyage en Orient ou non. Cette différence pourra potentiellement mener à des conclusions intéressantes compte tenu du fait que pour aucun des voyageurs un voyage en Orient n'est un voyage à la Chine : aucun des auteurs n'est curieusement allé en Chine. Ces critères nous ont poussés vers les auteurs suivants, trois pour chacune des deux catégories : Xavier Marmier, Louise Colet et Maxime Du Camp pour les auteurs qui ont fait un voyage en Orient et Jules Michelet, Joris-Karl Huysmans et Edmond

---

<sup>23</sup> Strien-Chardonneau, M. van, « Trois voyageuses en Hollande : Anne-Marie du Boccage (1750), Stéphanie-Félicité de Genlis (1776), Louise Colet (1857) », *Le voyage au féminin*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008, pp. 73-88.

<sup>24</sup> Strien-Chardonneau, M. van, « La vision exotique de la Hollande dans les récits de voyageurs français (XVIIIe-XIXe siècles) », *Actes*, Ankara, 2009, pp. 79-89.

<sup>25</sup> Strien-Chardonneau, M. van (1994), *op. cit.*, p. 11.

Texier pour ceux qui sont restés toute leur vie en Europe.

Faisons brièvement le tour de ces personnages et de leur récits de voyage. Xavier Marmier, romancier et poète oublié, ainsi que voyageur passionné, fait son voyage de Hollande en 1840. Il consacre sa vie à la littérature et est élu à l'Académie française en 1870. Il voyage beaucoup, notamment dans le Nord et l'Est de l'Europe, mais aussi en Orient et Amérique et en écrit de nombreux récits dont ses *Lettres sur la Hollande*<sup>26</sup> qu'il publie en 1841. Moins oubliée est Louise Colet, cette femme de lettres occupait une place considérable dans le milieu littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui est assez unique, ayant des contacts avec entre autres Victor Hugo et Flaubert dont elle était la compagne. Elle voyage entre autres vers Égypte et Turquie et devrait donc connaître assez bien ce monde oriental. Elle entreprend son voyage en Hollande en 1859 et en publie son récit *Promenade en Hollande*<sup>27</sup>. Le dernier écrivain dans la liste de ceux qui ont vu l'Orient est Maxime Du Camp. Homme de lettres ainsi que photographe et critique d'art, Du Camp est passionné par le voyage et visite entre autres l'Algérie et l'Égypte. Comme Colet, il connaît bien Flaubert, mais également Baudelaire et Théophile Gautier. Il fait son voyage en Hollande en 1857 et en publie le récit deux ans après sous le titre *En Hollande, Lettres à un ami*<sup>28</sup>. De l'autre côté, il y a les auteurs qui n'ont pas vu de leurs propres yeux l'Orient. Jules Michelet, philosophe et surtout historien, a une approche un peu différente. Il n'est pas forcément touriste : il traverse l'Europe pour écrire un livre sur l'histoire de la France<sup>29</sup>. Il visite dans ce cadre la Hollande ainsi que la Flandre en 1833. Ses récits sont rassemblés dans *Sur les chemins de l'Europe*<sup>30</sup> et publiés après sa mort en 1893. Passons ensuite au personnage intéressant qui est Joris-Karl Huysmans. Comme le nom laisse supposer, cet écrivain et critique d'art est semi-néerlandais, ayant un père originaire de Bréda. Il voyage exclusivement dans l'Europe d'ouest et visite à plusieurs reprises les Pays-Bas et la Hollande. Huysmans a des amitiés avec entre autres Émile Zola et Verlaine et dans son œuvre il rejette le modernisme. Il publie *En Hollande*<sup>31</sup> en 1877, un an après son voyage. Nous citons finalement Edmond Texier, homme de lettres et journaliste. Il voyage très peu mais publie quand même quelques récits de voyage, dont *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique*<sup>32</sup>.

Il s'agit d'une part des voyageurs déjà évoqués dans la recherche de Van Strien-Chardonneau (2009), et d'autre part d'une extension de ces auteurs à l'aide de conseils de Madame Van Strien-Chardonneau elle-même<sup>33</sup>. Avec ce corpus, nous disposons d'un ensemble de récits de voyage assez divers et représentatif d'auteurs masculins et féminins, connus et moins connus à l'époque. Il existe évidemment plusieurs éditions de tous ces textes. Nous avons pour chaque récit visé à utiliser une édition critique. Il s'agit désormais d'un genre littéraire jouissant actuellement de peu d'intérêt dans le champ littéraire comme scientifique, tandis que quelques noms comme celle de Louise Colet apparaissent de plus en plus souvent dans des études littéraires. Comme résultat, il n'existe souvent qu'une seule édition. S'il y a plusieurs éditions, elles ne présentent aucune adaptation significative du contenu, ce qui n'aura donc aucune influence sur l'étude présente.

---

<sup>26</sup> Marmier, X., *op. cit.*.

<sup>27</sup> Colet, L., *op. cit.*.

<sup>28</sup> Du Camp, M., *En Hollande. Lettres à un ami*, Paris, Poulet-Malassis, 1859.

<sup>29</sup> Andringa, K. (2007), *op. cit.*, p. 370.

<sup>30</sup> Michelet, J., *op. cit.*.

<sup>31</sup> Huysmans, J.-K., *En Hollande*, Paris, L'Échoppe, 1993.

<sup>32</sup> Texier, E., *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique*, Paris, Morizot, 1857.

<sup>33</sup> Nous tenons à remercier encore une fois Dr. M. M. G. van Strien-Chardonneau pour avoir ainsi contribué à ce mémoire.

## Méthode

Pour répondre à la question de recherche posée ultérieurement, nous nous sommes servis de la théorie de l'*Imagology*. Cette méthode date de plusieurs décennies et a été fondée par Manfred Beller et Joep Leerssen par la publication de leur livre *Imagology*<sup>34</sup>, paru en 2007. Elle vient d'être modernisée ou réinventée par le volume collectif intitulé *New Perspectives on Imagology*<sup>35</sup>, jugeant la méthode originale trop eurocentrique. Cette méthode est utilisée notamment pour des recherches de littérature comparée, tandis que de nouveaux champs de recherche comme le post-colonialisme et le féminisme l'utilisent aussi<sup>36</sup>. Cette théorie se concentre, comme le nom l'indique, sur les images des peuples (ou nations) dans la littérature. C'est-à-dire dans les mots de Leerssen – professeur en littérature moderne européenne – : « the critical analysis of cultural stereotypes » et l'étude de « intercultural relations in terms of mutual perceptions, images and self-images »<sup>37</sup>. Il s'agit donc d'analyser les « images » (erronées) ou stéréotypes nationaux qu'un peuple a d'un autre peuple. Mais cela n'est pas tout : il est aussi question de ce qu'on appelle « l'imaginaire ». Cet imaginaire est un ensemble d'imaginaires collectifs sur un peuple, dont font partie les images spécifiques à un texte donné<sup>38</sup>. L'*Imagology* modernisé n'est pas seulement une méthode descriptive, mais aussi bien analytique, permettant l'étude critique de stéréotypes culturelles. Elle étudie alors les images qu'a une certaine culture d'une autre et analyse et déconstruit ces représentations stéréotypées. Cette méthode se sert en outre de deux concepts qui sont l'opposé l'un de l'autre : « auto-image » : l'image qu'on a de soi-même, de l'entité culturelle dont on croit faire partie ; « hétéro-image » : l'image qu'on a de l'Autre. Ces images ne sont pas forcément quelque chose d'individuel, mais se forment chez les groupes de voyageurs et sont soumis à un développement continu<sup>39</sup>.

## Contextualisation littéraire et historique

### Le récit de voyage : un genre à part

Afin de mieux comprendre notre sujet, il est indispensable de se former une idée de ce qu'est la littérature de voyage dans le sens le plus large du concept. Plusieurs ouvrages abordent cette question, mais il est d'abord nécessaire de définir ce qu'est un voyage. La réponse la plus simple serait qu'il s'agit d'un déplacement dans l'espace, d'un endroit A à un endroit B, par une route plus ou moins longue. Il existe des définitions beaucoup plus larges comme par exemple celle du voyage immobile ou celui du voyage dans le temps. Ceux-là sont exclus de la définition appliquée présentement. Tim Youngs montre d'ailleurs dans *The Cambridge Introduction to Travel Writing* (2013) qu'il s'agit d'un genre difficile à cerner, vague, admettant toutefois qu'il

---

<sup>34</sup> Beller, M., Leerssen, J., *Imagology*, Boston, Brill, 2007.

<sup>35</sup> Edtstadler, K., Folie, S., et Zocco, G., *New Perspectives on Imagology*, Leiden, Brill, 2022.

<sup>36</sup> Dukić, D., « Axiological Foundations of Imagology », dans Edtstadler, K., Folie, S., et Zocco, G., *New Perspectives on Imagology*, Leiden, Brill, 2022, pp. 70-92, p. 71.

<sup>37</sup> Leerssen, J., *Imagologica*, On Imagology,

<https://web.archive.org/web/20180621080024/http://imagologica.eu/aboutimagology>, s.d., dernier accès le 29 mars 2023.

<sup>38</sup> Edtstadler, K., Folie, S., et Zocco, G., *op. cit.*, p. 5.

<sup>39</sup> Vlasta, S., « Imagology and the Analysis of Identity Discourses in Late Eighteenth- and Nineteenth-Century European Travel Writing by Charles Dickens and Karl Philipp Moritz », dans Edtstadler, K., Folie, S., et Zocco, G., *op. cit.*, p. 117.

doit être question de textes narratifs à la première personne<sup>40</sup>. D'autres aspects à prendre en considération sont que ces récits ne sont pas fictifs et que le voyage doit être fait par l'auteur lui-même<sup>41</sup>. Exclues sont alors des œuvres comme *Lettres persanes* et *Le Tour du monde en 80 jours*. Les auteurs des récits de voyage visent à décrire la vérité sauf qu'en réalité, il s'agit de textes plutôt subjectifs, construits<sup>42</sup>, qui disent souvent plus à propos de l'écrivain et la culture dans laquelle il vit, qu'à propos du peuple et de la culture qu'il décrit<sup>43</sup>. Théophile Gautier montre bien comment cela fonctionne :

Amsterdam, vue de nuit, offre un spectacle des plus bizarres et des plus saisissants. Ces allées de grands arbres, ces lignes de maisons aux pignons aigus, ces canaux dont l'eau noire, huileuse, endormie, reflète en longues traînées de paillettes les lumières des fenêtres et des boutiques, ces silhouettes de ponts et d'écluses, ces mats et ces cordages éclairés subitement par quelque rayon perdu, forment pour l'étranger un ensemble mystérieux et féérique, qui tient plus du rêve que de la réalité ; cet effet ne disparaît pas le jour ; Amsterdam est une des villes les plus singulières qui existent.<sup>44</sup>

Le lecteur s'aperçoit facilement que le discours présenté n'est pas objectif, Gautier l'avoue lui-même en soulignant que la bizarrerie qu'il ressent en visitant Amsterdam est une conséquence d'être « étranger ». Pour un Hollandais, rien de « mystérieux » ou de « féérique » : c'est justement parce qu'il est Français qu'il se forme une certaine opinion, une certaine image de cette ville.

Notons également que la plupart des récits de voyage étaient destinés à être publiés et étaient donc écrits pour un certain public<sup>45</sup>, probablement d'intellectuels français qui ne voulaient ou ne pouvaient pas entreprendre eux-mêmes le voyage, ce qui a sans doute influencé le contenu de ces livres. En plus, au XIX<sup>e</sup> siècle, époque charnière entre un monde avant et un monde après le tourisme – une industrie qui naît et développe à l'époque de la révolution industrielle<sup>46</sup> – un voyage ne se fait pas si facilement qu'aujourd'hui. Les chemins de fer commencent à se développer, rendant des terres comme les Pays-Bas relativement bien accessibles pour les Français, ce qui est tout à fait inédit jusque-là<sup>47</sup>. On doit également s'imaginer qu'au XIX<sup>e</sup> siècle les connaissances sont moins facilement accessibles par rapport à aujourd'hui, ce qui contribue au fait que ces auteurs jouissaient d'une certaine autorité, justement parce qu'ils ont vu de leurs propres yeux ce qu'ils racontent<sup>48</sup>. Il ne s'agit pas non plus de voyages touristiques – voyages de plaisir – mais de véritables quêtes. Les voyageurs, surtout dans cette ère pré-touristique, sont toujours à la recherche de quelque chose comme des informations sur l'Autre ou sur soi-même, des profits financiers ou même un nouvel endroit pour vivre<sup>49</sup>.

À cette époque, la plupart des voyageurs notamment anglais, font ce qu'on appelle le *Grand Tour* : un long voyage de plusieurs années à travers l'Europe continentale et plus spécifiquement centré autour de la France et de l'Italie<sup>50</sup>. Ayant lu notre corpus, nous avons pu

---

<sup>40</sup> Youngs, T., *The Cambridge Introduction to Travel Writing*, New York, NY, Cambridge University Press, 2013, p. 3.

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 5.

<sup>42</sup> Thompson, C., *Travel writing*, London, Routledge, 2011, p. 30.

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 10.

<sup>44</sup> Gautier, T., *op. cit.*, pp. 126-127.

<sup>45</sup> Youngs, T., *op. cit.*, p. 172.

<sup>46</sup> Dehoorne, O., « Une histoire du tourisme international : de la déambulation exotique à la bulle sécurisée », *Revue internationale et stratégique*, vol. 90, numéro 2, 2013, pp. 77-85.

<sup>47</sup> Murris, R., *op. cit.*, p. 2.

<sup>48</sup> Thompson, C., *op. cit.*, p. 64.

<sup>49</sup> Youngs, T., *op. cit.*, p. 87.

<sup>50</sup> Thompson, C., *op. cit.*, p. 47.

constater une tendance similaire pour nos voyageurs français aux Pays-Bas. Eux aussi font un « tour », plus modeste, il est vrai, mais pas moins intéressant. La plupart de ces voyageurs semblent s'intéresser aux mêmes endroits, c'est-à-dire les deux provinces de la Hollande et plus particulièrement aux grandes villes. Pour eux, les Pays-Bas incarnent la Hollande, le reste n'existe quasiment pas. Ils visitent tous Rotterdam, La Haye, Amsterdam, mais aussi des villes et des villages de peu d'importance : Zaandam pour la cabane de Pierre le Grand et Broek pour sa propreté. Ils arrivent normalement par train à Anvers d'où ils prennent un bateau à vapeur pour aller directement à Rotterdam. D'autres optent pour les chemins de fer néerlandais pour aller à Roosendaal, puis Bréda, pour ensuite prendre le bateau pour Dordrecht. D'autres encore inscrivent leur « Tour de Hollande » dans un voyage plus large et arrivent par le Rhin à Arnhem.

### **L'exotisme ou la quête de l'altérité**

Un autre aspect indispensable à clarifier est celui de l'exotisme. Il s'agit là d'une notion encore plus ambiguë : l'exotisme est partout, à la fois visible et invisible et difficile à cerner. Le terme « exotique » a des origines grecs : il renvoie à ce qui est « extérieur » et désigne ce qui est « étrange »<sup>51</sup>. Jean-Marc Moura, professeur de littérature comparée, saisit l'exotisme comme « (...) la totalité de la dette contractée par l'Europe littéraire à l'égard des autres cultures (idées, thèmes, formes, genres, mythes). »<sup>52</sup>. Il ajoute à cette définition que l'exotisme connaît deux dimensions. Elle est à la fois littéraire et culturel et se mélange dans plusieurs idéologies<sup>53</sup>. Nous nous concentrerons sur l'exotisme littéraire. Dans ce sens, l'exotisme devient synonyme de l'altérité<sup>54</sup> (littéralement ce qui est « autre », « différent »), de l'Autre, de tout ce qui n'est pas « normal » ou « interne » pour l'Européen. Cette altérité est aussi l'inconnu, et il est donc raisonnable de se demander ce qui se passe quand un voyageur rencontre quelque chose de ce genre. Selon Thompson, le voyageur va essayer de rattacher l'inconnu au connu : un objet ou une habitude est comparé à un concept de sa propre culture<sup>55</sup> afin de pouvoir l'expliquer, le normaliser. Tournons-nous ensuite vers la théorie de l'orientalisme qui est fortement liée à l'exotisme. En évoquant ce terme, il est impossible de contourner l'ouvrage d'Edward Saïd : *Orientalism* (1978). Saïd, spécialiste dans le domaine de littérature comparée, n'était pas le premier à consacrer un livre à ce sujet – l'orientalisme est un champ de recherche ancien de plusieurs siècles. Il est fondé sur une tradition qui remonte bien avant le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>56</sup>, mais qui est institutionnalisée. Elle correspond en grandes lignes à ce qu'est l'exotisme culturel pour Moura. Selon Saïd, les informations dont les « Occidentaux » disposent regardant l'Orient sont le résultat d'une accumulation de connaissances pour la plupart fantasmées, jouissant quand même d'une certaine autorité justement à cause de l'ancienneté et la réutilisation de ces sources formant un réseau qui fait autorité<sup>57</sup>. À partir de là, une distinction peut être faite entre l'Orient et l'Occident qui est d'ailleurs fort arbitraire et le produit d'une pensée « occidentale », européenne :

---

<sup>51</sup> Moura, J.-M., *La Littérature des lointains, Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 23.

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. 38.

<sup>53</sup> *Ibidem*, p. 37.

<sup>54</sup> Moura, J.-M., *Exotisme et lettres francophones*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, p. 27.

<sup>55</sup> Thompson, C., *op. cit.*, pp. 68-69.

<sup>56</sup> Saïd, E. W., *Orientalism*, London, Penguin Books, 2019, p. 41.

<sup>57</sup> *Ibidem*, pp. 20-21.

On the one hand there are the Westerners, and on the other there are the Arab-Orientals; the former are (in no particular order) rational, peaceful, liberal, logical, capable of holding real values, without natural suspicion; the latter are none of these things.<sup>58</sup>

Ce jugement de valeur de Saïd désigne l'opposition qui est selon lui fondamentale est omniprésente dans la culture européenne. Il n'est pas le seul à faire une comparaison semblable. En fait, elle remonte au moins à la Grèce antique et est brillamment cernée par des penseurs comme Nietzsche dans sa thèse *La naissance de la tragédie*<sup>59</sup>, Thomas Mann dans son roman *La Mort à Venise*<sup>60</sup>, ou même un écrivain contemporain comme Perec qui oppose « (...) le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire (...) »<sup>61</sup> à « l'exotique »<sup>62</sup>. Dans une acceptation plus large, l'exotisme semble donc correspondre à l'orientalisme, sauf que l'orientalisme est institutionnalisé.

### **L'imaginaire de la Chine : contexte d'un mythe**

Mais d'où vient donc cette image exotique, cette image de la Chine à laquelle la Hollande est comparée ? Et quelle est cette image ? Saïd nous a proposé une réponse assez simple : l'Orient, y compris la Chine, est un produit de l'imagination européenne. Il s'agit d'une image sans fondement, sans base légitime, et donc d'un fantasme pur. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on ne sait pratiquement rien sur la Chine, ce dont témoigne Balzac :

Malgré tous nos efforts et nos grands missionnaires, les pères Verbiest, Perennin et autres, nous ne savons pas encore (...) si la Chine est un pays à gouvernement despotique ou à gouvernement constitutionnel, un pays plein de moralité ou un pays à fripons.<sup>63</sup>

Les quelques informations qu'on possède viennent des jésuites qui ont tenté de répandre la foi chrétienne en Chine pendant les XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, et nombreux sont les écrivains à faire confiance à leurs récits, même durant le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>64</sup>. Un de ces jésuites est Matteo Ricci, qui s'efforce de convertir les Chinois tout en écrivant une synthèse de la Chine<sup>65</sup>. L'image qu'on se construit à l'aide de ce genre d'informations est loin d'être stable : elle se déforme continuellement et diffère selon les pays, et même jusqu'au niveau de l'écrivain individuel<sup>66</sup>. Il semble donc impossible de se former une idée d'une image collective à propos de la Chine. Cependant, Muriel Détrie, professeure en littérature générale et comparée, souligne pour le XIX<sup>e</sup> siècle :

Les contemporains (...) n'auront souvent d'autre moyen d'alimenter leur imagination que de contempler les peintures qui figurent sur les écrans, laques, éventails, porcelaines et autres chinoïseries qui ne cessent, elles, d'affluer en Europe.<sup>67</sup>

L'image de la Chine au XIX<sup>e</sup> siècle est selon elle donc littéralement imaginée : ce sont les images (plus ou moins fiables) de la Chine qui ont formé l'imaginaire européen. Tourmons-nous alors vers l'image, ou plutôt les différentes images qui naissent à l'aide des récits jésuites et des

---

<sup>58</sup> *Ibidem*, p. 49.

<sup>59</sup> Nietzsche, F., *De geboorte van de tragedie*, Amsterdam-Antwerpen, Uitgeverij De Arbeiderspers, 2006.

<sup>60</sup> Mann, T., *De dood in Venetië en andere verhalen*, Amsterdam-Antwerpen, Uitgeverij De Arbeiderspers, 2019.

<sup>61</sup> Perec, G., « Approches de quoi ? », *l'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 2022, pp. 9-13, p. 11.

<sup>62</sup> *Ibidem.*, p. 12

<sup>63</sup> Balzac, H. de, « La Chine et les Chinois », *Le Magazine littéraire*, vol. 32, numéro 4 (janvier-juin), 1843, cité dans Détrie, M., « L'image du Chinois dans la littérature occidentale au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Cartier, M., *La Chine entre amour et haine*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, pp. 403-429, p. 408.

<sup>64</sup> Cartier, M., *La Chine entre amour et haine*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p. 8.

<sup>65</sup> Hélie, J., *Petit Atlas historique des Temps modernes*, Paris, Armand Colin, 2021, p. 112.

<sup>66</sup> Cartier, M., *op. cit.*, p. 10.

<sup>67</sup> Détrie, M., *op. cit.*, p. 408.



peintures chinoises. Différents chercheurs se sont focalisés sur cette question. Elisabeth Eide, professeure en journalisme, évoque l'image d'une Chine puissante et surtout sa richesse inégalée dans les pièces de théâtre européennes du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>68</sup>. Dans ces pièces de théâtre, on retrouve toute une imagination des jardins avec pagodes, pavillons et « arbres romantiques »<sup>69</sup>. Jean-Paul Wiest fait dans son article *Les jésuites français de la Chine au XIX<sup>e</sup> siècle* l'inventaire de quelques-uns des récits jésuites, qui abordent entre autres la topographie du terrain avec ses grands canaux<sup>70</sup>. À côté des aspects matériels, on inventait aussi une image du caractère chinois : ce peuple serait discipliné, possédant un grand contrôle de soi et vivant en conformité avec les règles en vigueur<sup>71</sup>. Muriel Détrie voit les jésuites dépeindre le Chinois stéréotypique comme « vertueux et policé, développé et prospère, gouverné par un souverain sage entouré de conseillers philosophes (...) »<sup>72</sup> tandis que dans les romans il est présenté comme « matérialiste, égoïste, insensible et indifférent à la mort »<sup>73</sup>. Wiest signale en outre que généralement les jésuites ne voient pas les Chinois comme un peuple propre, mais au contraire dégoûtant<sup>74</sup>. Finalement, Michel Cartier, sinologue à la tête de la publication *La Chine entre amour et haine*, remarque à juste titre et en accord avec Saïd, que :

Il est permis de se demander (...) si toutes ces images se réfèrent bien à une Chine réelle ou si nos auteurs, quel que soit le sérieux avoué de leur entreprise, ne sont pas avant tout occupés à construire des représentations à l'usage de l'Occident.<sup>75</sup> ;

On ne peut manquer d'être frappé par l'aspect subjectif de ces reconstructions, au point qu'il est permis de se demander si la Chine n'a pas été, depuis toujours, utilisée comme un simple prétexte pour fabriquer, au choix, une utopie ou le symbole de l'altérité.<sup>76</sup>

Réalité ou fantasme : les Français qui décrivent leur voyage en Hollande ne cessent de faire la comparaison entre les deux provinces hollandaises et la Chine. Ce pays lointain revient dans les descriptions de ce que les voyageurs voient de concret et ce qu'ils constatent à propos de la culture hollandaise. Et cependant, cette comparaison a bien des limites. Dans l'analyse qui suit, nous tentons de cerner cette comparaison originale.

---

<sup>68</sup> Eide, E., « The Chinese as « the other » in European plays of the eighteenth century », dans Cartier, M., *op. cit.*, pp. 61-87, p. 74.

<sup>69</sup> *Ibidem*, p. 76.

<sup>70</sup> Wiest, J.-P., « Les jésuites français de la Chine au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Cartier, M., *op. cit.*, pp. 285-308, p. 299.

<sup>71</sup> Schmutz, G.-M., « L'invention de la sociologie et de la société chinoise par les positivistes (1854-1861) », dans Cartier, M., *op. cit.*, pp. 185-207, p. 195.

<sup>72</sup> Détrie, M., *op. cit.*, p. 406.

<sup>73</sup> *Ibidem*, pp. 420-421.

<sup>74</sup> Wiest, J.-P., *op. cit.*, p. 302.

<sup>75</sup> Cartier, M., *op. cit.*, p. 12.

<sup>76</sup> *Ibidem*, p. 13.

## I. Une Chine tangible

Pour les voyageurs comme pour les lecteurs de leurs récits, c'est d'abord l'aspect physique de la Hollande qui compte. On décrit abondamment les paysages avec dans la brume lointaine des villages, l'omniprésence de l'eau qui divise la Hollande en mille-et-une îles et les villes prospères avec les maisons ayant les pieds dans l'eau où se reflètent leurs façades colorées. C'est exactement dans cet aspect de la comparaison Hollande-Chine que les voyageurs français ont le plus recours à un imaginaire tiré d'images de gravures, de peintures ou de faïences et ils ne cherchent pas à le cacher, ce dont témoigne Texier :

Je ne puis que certifier la sincérité parfaite de ce que j'avais lu sur les singulières architectures de toutes ces constructions de styles différents, mais dont l'ensemble vous rappelle avant tout les peintures des paravents et d'éventails de la Chine. (...) l'ordre d'architecture qui règne le plus généralement est celui que les Anglais nomment plaisamment le cockney-fleuri. Cet ordre indéfinissable, qui tient à la fois du grec, de l'arabe, de l'indou, du chinois, du rococo Pompadour et du tartare mandchou, a produit ici les fantaisies les plus inouïes, les résultats les plus grotesques et les plus imprévus, auprès desquels la pagode chinoise semble avoir toute la pureté de lignes d'un Parthénon.<sup>77</sup>

Pour Texier, décrivant ci-dessus le village de Broek aux environs d'Amsterdam, l'aspect de ce village lui rappelle fidèlement « les peintures des paravents et d'éventails de la Chine » qu'il a vu. Il insiste d'ailleurs sur ce style architectural qui est « indéfinissable ». Indéfinissable, car il n'est pas forcément classique ou français et donc étrange, autre, exotique. Ce mot sera au centre de ce chapitre et traverse notre recherche, car on pourrait supposer que chaque fois que nos auteurs rencontrent quelque chose d'indéfinissable, quelque chose appartenant à l'Autre et donc à l'exotisme, ils utilisent leur imagination afin de rendre l'indéfinissable définissable. À côté de ces réalités que sont les villes et les paysages, des éléments beaucoup plus compacts existent, qui sont aussi révélateurs à propos de la question de la ressemblance entre la Hollande et la Chine. Il s'agit d'objets comme ces paravents et éventails chinois qui se trouvent dans les collections privées hollandaises et des musées, mais il y en a des dizaines, voire des centaines d'autres que décrivent nos auteurs. Ils nomment les fleurs rares d'Asie, des oiseaux exotiques, des meubles, des tapis ou encore la porcelaine de Chine ou la faïence de Delft. Dans une première étape, nous entrons donc dans les détails de l'imaginaire concernant les villes et paysages, abordant à la fois cette architecture étrange – mais chinoise ? – et l'aménagement du paysage autour de ces villes. Nous nous posons ensuite la question dans quelle mesure les chinoïseries et d'autres curiosités influencent leur image d'une Hollande chinoise. L'ensemble de ces analyses nous permettra de définir l'étendue de l'aspect physique de la comparaison entre ces deux pays.

### A. Villes et paysages : architecture urbaine et paysagère

Quand nos écrivains visitent les villes hollandaises, ce qu'ils voient leur rappelle plusieurs endroits. Ils évoquent l'Espagne et la ville de Constantinople pour leur architecture, mais ils citent surtout abondamment la ville de Venise. Ceci n'est pas par hasard : David Nally, professeur en géographie historique à l'Université de Cambridge, souligne que Venise rappelle un sentiment d'orientalisme à cause de ses fortes connections commerciales avec le Moyen-Orient pendant à peu près tout le Moyen-Âge. C'est surtout avec la ville de Constantinople, véritable porte de l'Orient, que Venise commerce. Ces rapports commerciaux influencent à leur tour l'architecture, ce qui fait que cette ville italienne diffère profondément des autres villes

---

<sup>77</sup> Texier, E., *op. cit.*, pp. 210-211.

d'Europe<sup>78</sup>. Il s'agit d'une ville bâtie sur pilotis, traversée et entourée d'eau avec une innombrable quantité de ponts. Or, c'est exactement cette image que décrit par exemple Louise Colet quand elle visite Rotterdam :

(...) je me trouvais sur le bord d'un large canal aux eaux claires, bordé de vieux ormes et de grandes maisons. Sur les flots qui frissonnaient et coulaient (car ce canal est alimenté par la Rote, petite rivière qui traverse Rotterdam et dont le nom joint au mot dam, digue, compose le nom de la ville) glissaient des vaisseaux et des barques ; le soleil riait sur l'eau et reluisait sur les cargaisons de légumes et de fruits. Par cette belle matinée où le ciel bleu n'avait pas un nuage, on se fût cru au bord d'un canal de Venise. De plus, de grands arbres, la propreté et l'étrangeté des maisons.<sup>79</sup>

Nous remarquons donc facilement que les rapports constatés par Louise Colet entre la Hollande et Venise sont d'un caractère exotique. Désormais, on ne se limite pas à chercher les liens entre des villes européennes : si on évoque Venise, l'Asie et la Chine ne sont pas loin. Et cette Chine, on la retrouve partout. Louise Colet l'a fait déjà apparaître dans cette citation à propos de Rotterdam : elle nomme les canaux et les bateaux, de grands arbres le long des quais, et également les maisons qui sont d'une propreté hors norme et d'une architecture étrange, indéfinissable. Toutes sont des allusions à la Chine et pourtant elle ne mentionne pas directement ce pays lointain. On pourrait alors se demander s'il s'agit effectivement d'allusions à la Chine, ou si ce sont simplement des impressions sans une signification plus profonde. C'est Texier qui apporte la réponse à cette question :

Plusieurs relations de voyages en Hollande affirment que dans le pays les maisons de ville sont espagnoles et les maisons de plaisance chinoises. Je n'ai pu vérifier l'exactitude de cette assertion ni en Espagne, ni même en Chine, mais je n'ai aucune objection à la tenir pour vraie. Les traces des relations qui existèrent si longtemps entre la Hollande et ces deux contrées subsistent d'une manière sensible. A l'aspect de certaines constructions rustiques surtout, on peut se croire en plein paysage de paravent, de potiche ou transporté sur quelque feuillet d'album en pâte de riz.<sup>80</sup>

Texier évoque à son tour l'architecture des villes et dit à son propos qu'elle est en certains cas espagnole et en certains cas chinoise. Il n'entre pas dans les détails de ses sources et ne peut même pas justifier si elles sont fiables, et il a donc, comme tous les voyageurs-écrivains, recours à ces sources pas plus fiables que sont les images sur les paravents et sur la faïence. Cette façon d'agir est également remarquée par Van Strien-Chardonneau, qui cite plusieurs exemples pour le XVIII<sup>e</sup> siècle. Les écrivains nomment la propreté et les maisons peintes des villages, les canaux et les arbres, les pignons à gradins, les innombrables bateaux, les ponts et beaucoup d'autres exemples encore qui témoignent des possibilités presque illimités qu'ils trouvent pour présenter la Hollande comme chinoise<sup>81</sup>. Comme Van Strien-Chardonneau écrit dans un autre article, il s'agit d'une sorte de réseau d'idées que les voyageurs s'empruntent les uns aux autres<sup>82</sup>, on peut supposer que dès qu'un écrivain voit et nomme une ressemblance avec la Chine, cet élément sera potentiellement chinois pour les voyageurs futurs. Quelque chose de si normal, comme les arbres que décrit Colet, peut ainsi devenir quelque chose de très exotique, très chinois par l'intervention d'un ensemble d'images qui ne sont que des stéréotypes.

Si on accepte donc une telle imagination comme véritable reflet de la Chine, les villes et paysages hollandais deviennent d'excellentes représentations du paysage chinois. Michelet

---

<sup>78</sup> Nally, P., « Incorrigeable Venice and the war against cliché », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 22, numéro 2, 2004, pp. 295-312, p. 297.

<sup>79</sup> Colet, L., *op. cit.*, pp. 26-27.

<sup>80</sup> Texier, E., *op. cit.*, p. 38.

<sup>81</sup> Strien-Chardonneau, M. van (2009), *op. cit.*, p. 81.

<sup>82</sup> Strien-Chardonneau, M. van (1994), *op. cit.*, p. 11.

mentionne par exemple les moulins à vent aux environs de Rotterdam qui le font penser à une architecture chinoise ou japonaise<sup>83</sup>, sans préciser ce qu'il y trouve plus précisément de chinois. D'autres écrivains sont plus spécifiques à propos des moulins : Texier témoigne de l'aspect monumental des moulins, de leur corps en pierre complété par des volets colorés, tout comme les toitures<sup>84</sup>. Insistons sur cette question des couleurs. Tous les voyageurs, sans exception, sont frappés par le caractère coloré de la Hollande :

(...) sur chacune de ses rives [du Zaan] s'élèvent ces jolies maisons coloriées, tout entourées d'arbres, de jardins, et derrière lesquelles on voit tourner les moulins agiles. Ces constructions peintes m'ont presque rappelé les maisons de Constantinople.<sup>85</sup> ;

Sardam est un petit port habité par des charpentiers et des pêcheurs, et qui surpasse encore en propreté, si c'est possible, toutes les autres villes de la Hollande. Ses maisons et ses moulins à vent sont bariolés des couleurs les plus vives. L'eau court dans toutes les rues ; aussi chaque habitation a-t-elle son pont particulier.<sup>86</sup>

Respectivement Maxime Du Camp et Louise Colet décrivent ci-dessus la ville de Zaandam, qu'on appelle à l'époque d'ailleurs Sardam ou Saardam, tandis que personne ne sait pourquoi (on va même jusqu'à suggérer qu'il s'agit d'un renvoi au mot « Czar » qui donnerait « Czardam », vu que Pierre le Grand a séjourné dans la ville<sup>87</sup>), et décrivent la peinture de bâtiments de toute sorte qui serait « des couleurs les plus vives », rappelant « presque » les maisons de Constantinople. Apparemment, les couleurs sont un signe d'exotisme et parlent ainsi à l'imagination. On retrouve dans la ville de Zaandam beaucoup plus d'éléments exotiques dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

Maintenant que nous avons brièvement fait le tour des éléments chinois-exotiques dans les villes, tournons-nous vers les campagnes hollandaises où nos écrivains rencontrent la platitude du paysage, les maisons de plaisance et les paysans. Pour plusieurs voyageurs, la nature hollandaise est d'un genre très particulier, comme en témoigne Michelet : « Après une halte aux archives, je remonte en voiture, et nous roulons vers Rotterdam entre les canaux, les pâturages, les tourbières, sous les brouillards, dans le rêve. »<sup>88</sup>. Le paysage le fait rêver, partiellement à cause de son étrangeté, partiellement à cause du brouillard qui ajoute au mystère vécu. Texier, à son tour, écrit à propos de la *Haagse Bos* à La Haye : « Cette haie, ou plutôt ce bois qui a donné son nom à la ville, et aux souverains l'idée bien naturelle d'y établir leur résidence, est en effet l'un des endroits les plus enchanteurs qui soient au monde. »<sup>89</sup>. Il insiste sur la présence d' « arbres de toute grandeur » qui font varier le paysage à chaque instant et les eaux naturelles qui forment soit des lacs, soit « se dispersent en mille filets d'argent qui se frayent un chemin mystérieux le long des petits sentiers propices à la rêverie. »<sup>90</sup>. Là encore, on retrouve cette notion de rêve qui, comme la notion de l'enchanté, renvoie à cette opposition de l'indéfinissable et le définissable, l'Orient et l'Occident, la Chine et la Hollande. Elle fait également penser au Romantisme, au désir de s'échapper de la réalité dans un monde imaginaire. Justement parce qu'ils n'ont jamais vu rien de pareil, ce qui est devant eux devient exotique, car elle a plus de rapports avec l'imaginaire de la Chine qu'avec leur cadre de

---

<sup>83</sup> Michelet, J., *op. cit.*, p. 321.

<sup>84</sup> Texier, E., *op. cit.*, p. 209.

<sup>85</sup> Du Camp, M., *op. cit.*, p. 170.

<sup>86</sup> Colet, L., *op. cit.*, p. 219.

<sup>87</sup> Du Camp, M., *op. cit.*, p. 165.

<sup>88</sup> Michelet, J., *op. cit.*, p. 316.

<sup>89</sup> Texier, E., *op. cit.*, p. 100.

<sup>90</sup> *Ibidem.*

référence largement français, européen. Texier développe cette imagerie plus tôt dans son récit, quand il voyage de Delft à La Haye :

Par une belle journée d'été, ce coin de la Hollande est vraiment une sorte d'Arcadie anglo-chinoise : l'imagination la plus prosaïque, l'esprit le plus imbu de positivisme, se sentent entraînés malgré eux vers l'idylle. (...) La campagne semble tellement arrangée pour le plaisir des yeux, les maisons, celles même des paysans, sont si coquettement propres, les prairies ressemblent tellement à des tapis de velours émeraude soigneusement époussetés, les habitants de la campagne portent sur leur physionomie et dans leur costume un tel air de bien-être et d'aisance, les vases en cuivre où l'on transporte le lait piquent de si joyeuses étincelles d'or sur tout le paysage émaillé de bestiaux de la plus belle espèce, qu'on se croirait, non pas, s'il vous plaît, à l'Opéra-Comique, ce parangon ordinaire et favori des gaietés champêtres, mais au milieu d'une toile de Paul Potter ou d'Adriaan Van de Velde.<sup>91</sup>

Cette description presque poétique du paysage hollandais renvoie directement à la Chine. Texier semble décrire une utopie, un monde idéal où « tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté », comme l'écrit Baudelaire en renvoyant dans son *Invitation au voyage* très probablement à un tableau. Ce qui est saillant, c'est que Texier renvoie à son tour aux toiles de Paul Potter et Adriaan van de Velde, deux peintres hollandais bien connus en France à l'époque dont les tableaux rappellent les paysages et vice-versa<sup>92</sup>. Andringa souligne notamment que tous ces tableaux qu'ils admirent tant, doivent être vus dans le contexte d'une démarche romantique. Les auteurs souhaitent un certain intimité et intemporalité qu'ils ne trouvent que dans ces tableaux et subordonnent ainsi le réel à l'imaginaire<sup>93</sup>. C'est exactement ce que fait Texier, s'imaginant en Chine. Les tableaux contribuent donc à l'imaginaire des Français à propos de la Hollande, et en même temps à l'image de la Chine et ses ressemblances supposées avec la Hollande.

## **B. Chinoiseries et curiosités**

Ayant constaté que, pour notre corpus d'écrivains, les grands éléments que sont les villes et paysages hollandais forment un reflet imaginé de la Chine, tournons-nous vers les éléments plus petits. Il s'agit des intérieurs des maisons, d'objets emportés de la Chine, de chinoiseries, de curiosités, bref : de choses rares et étranges qui parlent à l'imagination des voyageurs français et contribuent à leur image d'une Hollande ressemblant à la Chine. Une bonne partie de ces objets se trouve dans les musées qu'on y consacre comme le musée japonais (ou *SieboldHuis*) à Leyde, tandis que peut-être la plus grande partie est dans des collections privées, achetées par exemple dans des magasins de bric-à-brac. Il semble que, pour les Hollandais, ces objets sont un signe de richesse, de leur succès commercial. Pourtant, la présence d'une quantité de chinoiseries si importante sur le sol hollandais doit avoir comme conséquence qu'ils ont perdu un peu leur aspect exotique. Sauf donc pour les Français, dont témoigne Marmier :

Cependant la Hollande conserve toujours un genre de luxe qu'on ne retrouve nulle part au même degré ; ce sont les riches tapis, les laques et les vases de la Chine, les fines tasses en porcelaine que la maîtresse de maison lave et essuie elle-même dès qu'on s'en est servi, de peur que la main maladroite d'une servante ne vienne à les briser.<sup>94</sup>

Sans insister sur cet aspect du luxe et du commerce, dont nous verrons les détails dans le chapitre suivant, Marmier généralise ici les intérieurs des maisons de campagne. Il a probablement visité une ou plusieurs de ces maisons appartenant aux riches commerçants, car

---

<sup>91</sup> Texier, E., *op. cit.*, pp. 66-67.

<sup>92</sup> Andringa, K. (2007), *op. cit.*, p. 52.

<sup>93</sup> *Ibidem*, p. 309.

<sup>94</sup> Marmier, X., *op. cit.*, p. 35.

notons qu'il ne s'agit point de fermes entourées de terres agricoles : ce sont des maisons de plaisance « au bord des routes fréquentées (...) au milieu d'une belle pelouse verte »<sup>95</sup>. On pourrait penser aux maisons dans les environs du Vecht, petite rivière dans la province d'Utrecht, où un nombre considérable de commerçants Hollandais a fait construire une maison de plaisance. Il n'est donc pas difficile de trouver des chinoiseries dans les maisons hollandaises, il est seulement difficile de parvenir à entrer dans ces maisons :

On peut, sans faire de violents efforts d'imagination, se figurer le luxe de tapis et de porcelaines exotiques, de fleurs introuvables et d'oiseaux fabuleux que doivent renfermer ces nids de millionnaires ; et on est bien forcé, sous ce rapport, de se livrer à des conjectures et d'ajouter foi à des oui-dire, car il est sans exemple qu'un étranger non muni de puissantes et opulentes introductions ait été jamais admis, à titre de curieux, dans ces mystérieux sanctuaires.<sup>96</sup>

C'est Texier qui nous explique l'importance de l'imagination en l'absence de possibilités à voir de ses propres yeux ces intérieurs exotiques. Il a recours à des conjectures et des rumeurs dont on peut, et doit, remettre en question fortement la fiabilité. Apparemment, pour lui, il n'est pas question de tels doutes vu qu'il souligne que peu d'imagination est nécessaire pour reconstruire un tel intérieur. Là encore, on voit bien comment fonctionne cet imaginaire sur les rapports entre la Hollande et la Chine.

Cependant, tous les voyageurs n'ont pas besoin d'une telle fantaisie. Louise Colet par exemple, parvient à pénétrer dans une de ces maisons aristocratiques dans les environs de Rotterdam. Elle décrit en détail ce qu'elle y voit et cette description ne pourrait être plus exotique :

Les autres piliers [d'un pont d'entrée] soutenaient quatre vases de formes antiques où se groupaient les plus belles fleurs de l'Asie, des lotus, des liliums, des cactus, des orchidées. (...) Les quatre fenêtres du rez-de-chaussée, parallèles à la porte, étaient ouvertes et laissaient voir de beaux stores frémissants, tout éclatants de peintures, de fruits bizarres et de grands oiseaux de l'Inde, de la Chine et du Japon.<sup>97</sup>

Cette maison, où l'entrée se fait par un pont abondamment décoré, semble être un mélange d'un style plutôt Renaissance (comme l'indiquent les « vases de formes antiques ») et ce style « indéfinissable » dont nous avons déjà entendu parler chez Texier et Du Camp. On y trouve des curiosités de toute sorte, dont une bonne partie est d'origine chinoise. Elle mentionne des peintures affichant des fruits et des oiseaux, complétées par des fleurs exotiques qui ornent le pont. Cette histoire des fleurs, on la retrouve dans tous les récits de voyage. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la Hollande est bien connue depuis longtemps pour sa tulipomanie et nos écrivains jugent cette histoire si divertissante qu'ils la décrivent presque tous. Mais peut-être que ce n'est pas seulement à cause de cette raison qu'ils la décrivent : la tulipe, fleur introduite en Europe à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et originaire de l'actuelle Turquie, porte dans son caractère-même l'orientalisme<sup>98</sup>. C'est une fleur associée à l'Orient et elle fait battre les cœurs en l'Europe de la Renaissance. En effet, elle suscite le délire, surtout en Hollande où à partir de 1636 les bulbes sont vendus à des prix astronomiques à cause de la spéculation. Cela ne pouvait que finir mal : en 1637, le marché s'effondre et de nombreux marchands sortent désargentés de cette aventure. Mais la tulipomanie est quelque chose du passé et on admire au XIX<sup>e</sup> siècle toute sortes de fleurs. Michelet nomme par exemple les « beaux jardins couverts de fleurs exotiques et

---

<sup>95</sup> *Ibidem*, p. 36.

<sup>96</sup> Texier, E., *op. cit.*, p. 212.

<sup>97</sup> Colet, L., *op. cit.*, pp. 49-50.

<sup>98</sup> Goldgar, A., *Tulipmania: money, honor, and knowledge in the Dutch golden age*, Chicago, University of Chicago Press, 2007, p. 2.

rare »<sup>99</sup>, et Texier salue les « bosquets de fleurs rares et d'arbres exotiques »<sup>100</sup>. De cet extérieur exotique, il n'y a qu'un petit pas vers les intérieurs encore plus exotiques. La liste des objets nommés est interminable, cependant, il y en a qui méritent d'être cités : un échiquier chinois<sup>101</sup> ; des lanternes chinoises<sup>102</sup> ; des vases de Chine<sup>103</sup> ; de gigantesques potiches<sup>104</sup> ; des ustensiles, des costumes, même des copies de maisons chinoises<sup>105</sup> et nous en passons. L'apogée incontestable est pour plusieurs voyageurs la résidence royale *Huis ten Bosch*, et plus spécifiquement un salon chinois. Ce sont respectivement Colet et Texier qui nous le décrivent :

Je continue la visite du palais, et je passe de l'Oranje-Zaal dans un magnifique salon tendu de satin blanc brodé d'oiseaux chinois en plumes naturelles aux vives couleurs ; les rideaux des fenêtres, bordés de franges d'or, sont, ainsi que le meuble, en étoffe pareille à la tenture.<sup>106</sup> ;

L'on voit aussi un salon tendu en papier de riz fabriqué en Chine, et une autre salle dont les tentures sont en satin de Chine, fond blanc laiteux, sur lequel les brodeurs du pays, véritables artistes, ont figuré en soie de diverses couleurs des arbres au feuillage invraisemblable, portant des fleurs impossibles, et des oiseaux en relief, de grandeur naturelle, où des plumes véritables sont entremêlées avec le travail de la broderie.<sup>107</sup>

Ce salon, qui existe d'ailleurs toujours dans le même état, est un véritable paradis pour l'imaginaire des écrivains. Il s'agit d'un intérieur hors norme contenant du satin avec des véritables plumes d'oiseaux chinois. Plus important encore sont les broderies représentant ces fleurs chinoises « impossibles », car indéfinissables pour le voyageur français qu'est Texier. Revoilà dans toutes ces images la source directe des impressions de la Chine. Mais retournons à la réalité : ce salon n'est pas si chinois qu'on pourrait penser. La plupart des éléments décoratifs sont en soi des imitations fabriquées à l'aide de dessins de conception anglais, soit français, et même le papier peint originaire de Chine n'est pas fiable : c'est l'empereur chinois qui a décidé des motifs, il s'agit donc d'une image idéalisée<sup>108</sup>.

Une autre source d'impressions, ce sont les faïences de Delft. Ces faïences, jouissant d'une excellente réputation au XIX<sup>e</sup> siècle comme à présent, sont un sujet compliqué mais intéressant. Certes, il s'agit d'une source d'inspiration imaginaire pour les voyageurs de notre corpus, mais ce sont également des objets de luxe, qui en disent peut-être plus sur les Hollandais que sur les Chinois. L'art de faire la faïence naît dans le désir d'imiter la porcelaine chinoise, partiellement à cause d'une pénurie de ces objets voulus. Il ne s'agit pas de porcelaine – les matières premières requises n'étaient pas disponibles en Hollande – mais donc de « faïence », renvoyant à la ville italienne de Faenza où on produit de la vaisselle ayant une glaçure blanche<sup>109</sup>. Delft se voit devenir au XVII<sup>e</sup> siècle le centre de la production hollandaise avec plusieurs dizaines de manufactures. Malgré des différences de style, ils visent tous à imiter la Chine en forme et en décorations, d'une manière très réussie. Il est intéressant que les manufactures développent aussi un style particulier inspiré à la fois de la Chine et de

---

<sup>99</sup> Michelet, J., *op. cit.*, p. 362.

<sup>100</sup> Texier, E., *op. cit.*, p. 211.

<sup>101</sup> Colet, L., *op. cit.*, p. 55.

<sup>102</sup> *Ibidem*, p. 138.

<sup>103</sup> Marmier, X. *op. cit.*, p. 69.

<sup>104</sup> Texier, E., *op. cit.*, p. 80.

<sup>105</sup> *Ibidem*, p. 95.

<sup>106</sup> Colet, L., *op. cit.*, pp. 126-127.

<sup>107</sup> Texier, E., *op. cit.*, p. 105.

<sup>108</sup> Koninklijke Verzamelingen, *Chinese Zaal in Paleis Huis ten Bosch*, [le 21 décembre 2020], <https://www.koninklijkeverzamelingen.nl/thema-s/163-chinese-zaal>, dernier accès le 18 avril 2023.

<sup>109</sup> Aken-Fehmers, M. S. van, Schledorn, L. A., Hesselink, A.-G. et Eliëns, T. M., *Delfts aardewerk : geschiedenis van een nationaal product*, Zwolle, Waanders Uitgevers, 1999, pp. 17-18.

l'Occidental qu'on appelle « chinoiserie » (voir les annexes 1-3 pour un aperçu de la faïence de Delft)<sup>110</sup>. En ce qui concerne nos voyageurs, il est sûr que les vases et assiettes produites à Delft influencent la façon dont les Français regardent la Hollande et sa ressemblance avec la Chine. Maxime Du Camp donne une impression générale de cette industrie vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle :

Delft, une bonne ville que j'ai aperçue en passant et où jadis on faisait de bien belles et si précieuses faïences qu'elles se vendent fort cher aujourd'hui et qu'un catalogue les annonçait récemment sous le nom de faïences de Delphes !<sup>111</sup>

On voit alors confirmée la grande réputation des faïences qui coûtent une fortune à acheter et qui sont mêmes – volontairement – nommés « faïences de Delphes ». La source dont Du Camp parle renvoie ici à la ville antique de Delphes, où les Grecs venaient pour consulter l'oracle d'Apollon : l'un des lieux spirituels les plus importants de toute la Grèce<sup>112</sup>. Delft devient dans cette comparaison donc une sorte de chef-lieu des faïences. Pourtant, Delft a perdu sa gloire : l'industrie de faïence n'existe pratiquement plus à l'époque où nos voyageurs visitent la Hollande<sup>113</sup>. Cependant, les faïences sont toujours présentes et ne cessent d'éblouir. C'est surtout Texier qui insiste sur ce sujet et cherche à entrer dans les détails. Il divise les objets, selon lui fidèle aux méthodes de ceux qui s'en occupent de manière scientifique, en trois catégories :

1° Imitation chinoise : dessins bleus sur fond blanc. (Ceci est l'espèce la plus commune.)

2° Encore imitation chinoise : fleurs bleues, vertes et rouges, quelquefois espacées sur un fond blanc, quelquefois, au contraire, le fond disparaît entièrement, ou peu s'en faut, sous un dessin très-chargé et très-touffu.

3° Toujours imitation chinoise : faïence très-mince et très-légère, conséquemment très-fragile et rarement intacte. Assiettes, plats avec ou sans goudrons, petits pots, aiguères et cuvettes, potiches et cornets à fond blanc laiteux, avec scènes chinoises, mêlées de personnages, reproduites d'après les porcelaines du pays ; bleu et rouge très-intenses, rehaussés çà et là de filets d'or. Je ne sais si cette sorte est la plus chère, mais c'est, assurément, une des plus belles et des plus gaies, et les porcelaines de Chine les plus montées de ton pâlisent devant son éclat.<sup>114</sup>

Les trois catégories sont donc des imitations chinoises, mais plus ou moins raffinées. Cette comparaison entre les productions chinoises et les imitations hollandaises symbolise la comparaison Hollande-Chine dans le sens le plus large possible. Ici, on trouve un exemple précis et à petite échelle de ce que les voyageurs font dans beaucoup d'autres cas. On pourrait penser qu'il s'agit de véritables porcelaines de Chine, mais en réalité, ce sont des reproductions en faïence très fidèles et souvent même fantasmées<sup>115</sup>. Quelqu'un qui ne sait pas comment les distinguer ne fera pas la différence. Il en va de même pour chacune des facettes de cette comparaison qui parfois se dépasse comme Texier nous le rappelle à la fin de son discours sur les faïences : « les porcelaines de Chine les plus montées de ton pâlisent devant son éclat ». C'est comme si la Hollande était plus chinoise que la Chine elle-même.

---

<sup>110</sup> *Ibidem*, p. 22.

<sup>111</sup> Du Camp, M., *op. cit.*, p. 40.

<sup>112</sup> Amouretti, M.-C., Ruzé, F. et Jockey, P., *Le monde grec antique*, Paris, Hachette Supérieur, 2018, p. 129.

<sup>113</sup> Dam, J. D. van, *Delfts Aardewerk. Een proeve tot her-ijking (thèse en Lettres, Université Radboud de Nimègue)*, Amsterdam, 2004, p. 68.

<sup>114</sup> Texier, E., *op. cit.*, p. 64.

<sup>115</sup> Lahaussais, C., « Delft, l'illusion chinoise », *Les cahiers de Mariemont*, vol. 32-33, 2005, pp. 20-25, p. 20.



## Conclusion

Pour les voyageurs français, d'innombrables rapports physiques existent entre la Hollande européenne et la Chine lointaine. Ce sont des liens faciles à établir : on a vu telle chose en Hollande et cela correspond à telle idée préconçue ou image vue de la Chine. Ce sont aussi des liens à échelles différentes : on compare des objets comme la porcelaine, les fleurs, les oiseaux, mais on va plus loin. On compare ainsi des maisons, des canaux et des villes entières. L'exotisme semble être partout : même les arbres font penser à la Chine. Ne négligeons pas le rôle de la nature dans cette comparaison surprenante : les forêts hollandaises sont aperçues comme des paysages chinois, tout comme les campagnes, qui ont quelque chose de magique. On retrouve cet aspect plusieurs fois et il semble qu'il soit en rapport avec l'indéfinissable, et plus important avec le Romantisme. Il est évident que le Français se trouve dépaysé et que tout lui est étrange, comme les touristes d'aujourd'hui, mais pourquoi alors toutes ces références à la Chine ? Ce sont justement les objets chinois qui semblent inviter à faire ce lien. L'omniprésence des chinoiseries et d'imitations comme les faïences de Delft créent cette atmosphère chinoise, d'une proximité de ce pays si éloigné au sens propre et figuré. C'est Huysmans qui – aussi poétique qu'humoristique – finit son récit de voyage avec une pensée pareille quand il est à Amsterdam :

Je me suis joué, pour moi tout seul, le bruit des écluses. Je me suis figuré naviguer sur un bâtiment, dans une cabine, j'ai rêvé de Java, de Batavia, des îles de la Sonde, des Indes, de l'Océanie, tout en ronflant comme un bienheureux loir. Ce sont les vraies traversées, celles-là, sans périls, sans perte de temps, et, qui plus est, gratis.<sup>116</sup>

Huysmans sait aborder cet aspect intéressant qu'est le voyage immobile : le voyage imaginaire, cher aussi à Baudelaire dans *L'Invitation au voyage*. De même, les remarques de nos voyageurs par rapport à la comparaison Chine-Hollande ne se limitent pas à ce qu'ils voient de concret. Elle se prolonge dans l'abstrait, dans tout ce qui est plutôt culture ou caractère hollandais. Nous approfondissons cette comparaison dans le chapitre suivant en entrant dans les détails de ce côté immatériel.

---

<sup>116</sup> Huysmans, J.-K., *op. cit.*, p. 48.

## II. Une Chine immatérielle

Nous avons vu que la comparaison entre la Hollande et la Chine, malgré tout l'imaginaire qui l'entoure, est bien réelle pour nos écrivains et qu'elle s'étend dans plusieurs domaines. Le premier chapitre a abordé deux des domaines les plus saillants que sont les villes et les objets d'art chinois (imités). Cependant, les ressemblances imaginaires supposées par les voyageurs français ne se limitent pas à tout ce qui est tangible, tout ce qui se voit facilement d'un coup d'œil. Il y a aussi tout ce qui est « invisible », tout ce qui est du domaine de la culture. Par la suite, trois des facettes immatérielles les plus importantes sont analysées afin de découvrir ce qu'est l'imaginaire des voyageurs pour chacun de ces éléments. Cette fois-ci, il semble impossible d'avoir recours aux images chinoises des tableaux et des porcelaines afin de faire directement le lien et la comparaison avec le Céleste Empire. Mais cela n'empêche pas ces écrivains d'associer l'immatériel avec la Chine. C'est Texier qui enfonce une porte ouverte pour les autres :

Il y a même ici, comme en Chine, toute une population qui habite sur l'eau : race économe et industrielle, qui vit et meurt sur ses maisons flottantes, sortes d'arches de Noé qui abritent, avec la famille humaine, toute une ménagerie domestique : cochons, poules, canards surtout, qui se trouvent là placés à souhait sur le théâtre de leurs ébats.<sup>117</sup>

Voilà une forte comparaison qui prend comme point de départ une population ayant une liaison primordiale avec l'eau. On a vu cet aspect avant, quand on décrivait entre autres les villes et leurs canaux. Dans cette citation, Texier va désormais plus loin : toute la vie est marquée par l'eau et de cette relation découle une grande activité industrielle et commerciale. Il voit donc une similitude avec la Chine dans le goût pour le commerce, ce qui est ainsi notre première piste d'analyse. Ensuite nous développons encore plus cette analyse d'un point de vue immatériel en abordant la propreté pour laquelle on reconnaît les demeures hollandaises. Nous nous posons finalement la question en quoi les Hollandais ressemblent dans leurs habitudes aux Chinois. Ces trois facettes de la grande comparaison Hollande-Chine nous permettent d'approfondir cette comparaison et de définir dans quelle mesure il est question d'un imaginaire chinois à propos de cette dimension culturelle chez les écrivains de notre corpus.

### A. Un peuple commercial

Si c'est Texier qui évoque le caractère commercial des Hollandais dans l'extrait précité, il est loin d'être le seul. Effectivement, les voyageurs l'évoquent presque sans exception et à plusieurs reprises. Cela indique bien à quelle mesure ils sont frappés par ce qu'ils constatent. Mais que voient-ils exactement, digne d'être décrit dans leurs récits de voyage ? Ce sont d'abord les objets orientaux et chinois dont on a vu les détails dans le premier chapitre. Dans certains cas, les descriptions et associations vont désormais plus loin :

Là sont rassemblés, sous d'élégantes galeries vitrées, les plus rares et les plus charmants objets de l'industrie française, anglaise, allemande, et de l'industrie orientale à côté des cristaux de Bohême et des biscuits de Saxe sont des tableaux sur glaces du Japon et de merveilleuses potiches de la Chine ; Alger, Constantinople, Damas et Téhéran ont là des broderies, des étoffes et des coffrets.<sup>118</sup>

Cette description de la main de Louise Colet ne parle pas explicitement de la Chine comme partenaire commercial de la Hollande, mais elle aborde le rôle que la Hollande jouait dans le

---

<sup>117</sup> Texier, E., *op. cit.*, p. 51.

<sup>118</sup> Colet, L., *op. cit.*, p. 131.

commerce mondial. Elle insiste sur l’Orient en nommant des pays et des villes qui s’inscrivent tous dans cette énorme entité orientale. Dans une rue d’Amsterdam, elle voit des produits de toute sorte : européens et orientaux. C’est exactement cela qui importe, car cela souligne le pouvoir hollandais sur le marché. Ce pouvoir était extrêmement important. Pendant un certain temps, la Hollande était l’une des seules nations qui avaient le droit au commerce avec la Chine et elle avait surtout le monopole commercial en ce qui concerne le Japon<sup>119</sup>. Quasiment seule la Hollande pouvait donc acheter ces peintures, ces porcelaines et d’autres objets directement à la source, stimulant ainsi l’imagination des voyageurs. On pourrait voir dans ce lien commercial si spécial, qui apporte tant d’objets orientaux sur le sol hollandais, une explication pour cette comparaison à première vue illogique entre la Chine et la Hollande.

Les écrivains ne se limitent pas dans cette comparaison à Amsterdam, Rotterdam, ou d’autres villes hollandaises. C’est la Compagnie des Indes orientales, la VOC, qui prend le devant de la scène et les colonies hollandaises qui sont à l’origine de l’idée du caractère commercial des Hollandais. La ville la plus importante – Batavia, l’actuelle Jakarta – est selon Marmier appelée « la reine de l’Orient » et faisait « l’admiration des peuplades de l’Océanie »<sup>120</sup>. Le pouvoir de la Hollande serait donc énorme dans ces contrées lointaines et cela parle à l’imagination de nos écrivains. Amsterdam devient ainsi une sorte de ville-miroir de Batavia, c’est Maxime Du Camp qui nous la décrit :

J’ai couru aujourd’hui dans Amsterdam, et cette visite a confirmé ma première impression ; c’est bien la ville représentée dans le Marché aux Herbes, elle n’a pas changé ; (...) des canaux bordés d’arbres où passent des barques sans voiles, des échoppes où sont étalés des légumes ; des gens affairés qui vont, viennent, se hâtent et ne se retournent pas ; une ville populeuse et pleine, une vraie capitale commerciale, en un mot.<sup>121</sup>

Pour lui, il n’est pas forcément question d’une ville très chinoise par les maisons colorées et tant d’autres éléments (bien qu’il les évoque), mais surtout d’une ville commerciale tout à fait exceptionnelle et donc chinoise. Notons aussi le renvoi au « Marché aux Herbes » : un tableau de Gabriël Metsu dans les collections du Louvre (annexe 4) avec laquelle cet homme de lettres compare la vraie ville qui est devant ses yeux, remarquant qu’Amsterdam est toujours cette ville commerciale. On constate facilement ce que Beller appelle *restricted perception*<sup>122</sup>. C’est le fait de se former à l’avance une image d’un pays par exemple, pour ensuite voir cette image confirmée. Dans ce cas, c’est cette commercialité qui fait le lien avec la Chine, même si Du Camp ne fait pas explicitement la comparaison entre les deux pays. Un lien avec la Chine, justement parce que tout ce pays habite sur l’eau, comme évoqué par Texier, et plus important parce que les Hollandais savent en profiter. Ce sont également les villes elles-mêmes, ces villes très chinoises par leur apparence, qui facilitent de faire le lien entre les Chinois et les Hollandais comme des peuples commerciaux. Andringa fait une analyse pareille dans sa thèse :

Étape suivante : Rotterdam, qui est souvent le lieu de la première nuitée. Ici encore, ce qui frappe, c’est l’omniprésence de l’eau. Après avoir traversé des terres entourées de digues où le niveau d’eau des canaux est plus élevé que celui des terres en contrebas, et où l’on croit ainsi voir voguer des bateaux en pleine terre, voilà nos voyageurs arrivés dans un grand port, où foisonnent bateaux et vaisseaux de toutes sortes.

---

<sup>119</sup> Hélie, J., *op. cit.*, pp. 174-175.

<sup>120</sup> Marmier, X., *op. cit.*, p. 282.

<sup>121</sup> Du Camp, M., *op. cit.*, p. 123.

<sup>122</sup> Beller, M., Leerssen, J., *op. cit.*, p. 5.

L'impression générale qu'on en retient est celle d'une grande effervescence, d'un peuple actif et industriel, passionné par le commerce.<sup>123</sup>

Ayant vu les ports et cette activité industrielle et commerciale, les voyageurs finissent par conclure que les Hollandais doivent nécessairement être un peuple commercial. Et vu qu'il s'agit de villes en apparence très chinoises, pourquoi ne pas aller plus loin et dire que cette commercialité serait chinoise aussi ? Il semble que ce soit effectivement ce qui se passe. La commercialité des Hollandais, et tout ce qui va avec, devient un stéréotype et est un thème volontiers évoqué. Louise Colet nomme par exemple l'abondante présence d'épices dans le lieu de peu d'importance qui est le bateau qui l'emmène à Rotterdam<sup>124</sup>. Du Camp s'étonne à son tour de l'absence de monuments à cause de l'esprit commercial : « De monuments, il n'y en a pas. Ce peuple actif et commerçant a bien autre chose à faire qu'à s'élever des futilités. »<sup>125</sup>. Le commerce, étant à l'époque universellement accepté comme une affaire exclusivement des hommes, décide de fait des activités des femmes et des enfants. C'est Xavier Marmier qui se préoccupe de cette question : « Tout le jour les femmes sont occupées du soin de leur ménage, le soir elles restent avec leurs enfants, les hommes vont au club se délasser des calculs de la journée. »<sup>126</sup>. À propos des enfants, il écrit : « Dès leur bas âge, les enfants apprennent à respecter et à pratiquer l'économie. », chose assez surprenante pour ce voyageur, qui ajoute pouvoir écrire « d'excellentes plaisanteries » à ce sujet<sup>127</sup>. Dans ce passage, il ajoute le caractère économe au caractère commercial, confirmant un stéréotype culturel toujours aussi actuel. Texier va jusqu'à décrire les caves du palais royal d'Amsterdam : « La caverne d'Ali-Baba était peut-être plus étincelante, mais non plus riche, à coup sûr. »<sup>128</sup>. Voilà une comparaison tout à fait exotique qui insiste encore une fois sur l'esprit commercial des Hollandais et sur la prospérité qui en résulte.

## **B. Un « Eldorado de la propreté »**

Autant la Hollande est commerciale, autant elle est propre. Propre dans le sens où les rues et les maisons seraient nettoyées avec une telle passion que les voyageurs sont, à maintes reprises, stupéfaits. Ils décrivent avec grand étonnement des scènes qui font rire les écrivains comme les lecteurs. Maxime Du Camp écrit par exemple : « (...) j'ai vu les servantes en sabots blancs, en bonnets volants, en caracos d'indienne, qui fourbissaient les escaliers et frottaient les carreaux ; (...) c'est une monomanie de propreté, un vertige, une folie ! »<sup>129</sup>. Cette « folie » reflète le caractère des Hollandais, qui, pour on ne sait quelle raison, sont très attachés à la propreté de leur environnement. Cette caractéristique ne semble pas forcément chinoise. Au contraire : on retrouve dans plusieurs sources que les Chinois sont vus comme le contraire :

Les Chinois ne sont pas amateurs de la propreté. Leur négligence sur ce point les rend même presque dégoûtants ; ils portent des mois entiers une chemise ou un caleçon, jusqu'à ce que la saleté les leur rende insupportables.<sup>130</sup>

---

<sup>123</sup> Andringa, K. (2007), *op. cit.*, pp. 53-54.

<sup>124</sup> Colet, L., *op. cit.*, p. 22.

<sup>125</sup> Du Camp, M., *op. cit.*, p. 13.

<sup>126</sup> Marmier, X., *op. cit.*, p. 37.

<sup>127</sup> *Ibidem*, p. 41.

<sup>128</sup> Texier, E., *op. cit.*, p. 167.

<sup>129</sup> Du Camp, M., *op. cit.*, pp. 15-16.

<sup>130</sup> *Lettres des Nouvelles Missions de la Chine, 1841-1868*, lettre du P. Werner, 12 juillet 1847, p. 160, cité dans Wiest, J.-P., *op. cit.*, p. 302.

Il s'agit ici, selon Wiest, d'une source assez sévère et donc stéréotypique, mais elle montre bien à quel point les Chinois sont imaginés comme sales par les gens de l'époque. On dirait alors que les Hollandais ne pourraient être plus éloignés des Chinois en ce qui concerne ce sujet, mais rien n'est moins vrai si on fait confiance à l'imagination des voyageurs français. Car, encore une fois, il n'est pas question de la vraie Chine, mais de la représentation stéréotypique qu'en font ces voyageurs. Et cette représentation, elle est tirée des images chinoises. Imaginons alors les peintures, les paravents, les porcelaines chinoises et les faïences hollandaises : ce sont des images idéalisées qui se trouvent sur les objets souvent de grande valeur. Personne ne veut acheter une pièce de porcelaine affichant un port sale, une rue insalubre ou encombrée. L'image de la Chine devient donc presque automatiquement celle d'un pays étincelant de propreté. Et cette propreté n'est pas difficile à trouver dans les deux provinces de la Hollande :

Tout, dans cette demeure, est rangé avec soin, et entretenu avec une minutieuse propreté ; les fenêtres sont lavées chaque semaine, les meubles essuyés et frottés chaque jour. Pour plus de propreté, on ne fait pas la cuisine dans le corps de logis habité par la famille, mais dans un petit bâtiment à part.<sup>131</sup>

Xavier Marmier généralise dans cette citation les demeures paysannes qui sont plutôt de « pauvres maisons des champs »<sup>132</sup>. Selon lui, on retrouve même dans cette classe modeste une propreté exceptionnelle, étonnante. Les choses qu'il mentionne sont presque ridicules et il ne semble alors pas excessif de supposer qu'il exagère un peu. Cette pensée de Marmier est en effet le prélude pour les exagérations et rumeurs les plus folles autour de la propreté hollandaise et il y a en a beaucoup dont témoignent les écrivains de notre corpus. Huysmans, par exemple, écrit :

La propreté belge, qui n'est qu'un mythe, resplendit en Hollande d'excentrique façon ; tous les samedis, il y a le branle-bas du nettoyage : les servantes rincent les devantures des maisons avec des seringues, les cuisines luisent comme des salons, les vaches ont, dans l'étable, la queue attachée en l'air de peur qu'elles ne se la souillent des éclats de leur bouse (...).<sup>133</sup>

Il fait la comparaison intéressante avec la Belgique, dont on disait apparemment qu'elle aussi était d'une très grande propreté. Mais ce pays voisin de la France pâlit en comparaison avec la Hollande en ce qui concerne la propreté, du moins aux yeux de Huysmans : les servantes hollandaises nettoient toute leur maison systématiquement avec une telle fureur que tout luit, digne d'une salle d'apparat. Même les vaches seraient soumises à l'enthousiasme des Hollandais. D'autres exemples beaucoup plus saillants sont à citer et concernent deux endroits dans les environs d'Amsterdam : Zaandam et Broek. À l'époque, ce ne sont qu'une ville et un village de peu d'importance, et cependant, ils jouissent d'une renommée largement répandue. Il s'agit en fait de deux des endroits les plus propres de la Hollande et c'est là où habitaient les commerçants millionnaires à la retraite. C'est Du Camp qui nous décrit Broek :

(...) j'ai vu partout, chez les Hollandaises, un besoin de frotter, de laver, de nettoyer ; j'ai vu partout une inconcevable propreté ; mais à Broeck, cette manie devient furieuse, c'est de l'hystérie. (...) Les domestiques sont tenus d'aller le matin, à cinq heures en été, à six heures en hiver, battre les vêtements et cirer les chaussures dans les prairies voisines, à cinq cents pas au moins du village et sous le vent. En automne, des enfants payés ad hoc sont chargés de ramasser les feuilles au fur et à mesure qu'elles tombent, et vont les jeter dans des trous recouverts d'un plancher et d'où le vent ne peut les enlever pour les éparpiller de son haleine.<sup>134</sup>

---

<sup>131</sup> Marmier, X., *op. cit.*, p. 49.

<sup>132</sup> Colet, L., *op. cit.*, pp. 117-118.

<sup>133</sup> Huysmans, J.-K., *op. cit.*, p. 11.

<sup>134</sup> Du Camp, M., *op. cit.*, pp. 173-174.

Voici donc l'apogée de la propreté hollandaise qui est classifié « hystérie » par les Français qui rendent visite à ce pays hollandais et plus spécifiquement à Zaandam et Broek. Il est cependant difficile d'évaluer la véracité de tous les éléments de l'énumération de Du Camp et d'autres voyageurs, même s'il écrit avoir vu de ses propres yeux ces « faits ». Cela s'avère par les remarques d'autres écrivains qui sont plus critiques et qui ne se laissent pas si facilement convaincre. Xavier Marmier par exemple, n'hésite pas à nuancer les rumeurs :

(...) le lavage quotidien des rues et des maisons ! Il y a des gens qui croient encore sincèrement que le pavé de Broek est frotté chaque matin comme un parquet de la Chaussée-d'Antin, qu'il est défendu d'éternuer, et à plus forte raison de cracher dans les rues, que les poules et les chats sont bannis de cet Eldorado de la propreté, et qu'en arrivant là on est tenu d'ôter ses bottes et de chauffer des babouches.<sup>135</sup>

Apparemment les villages ne sont pas si hystériques que Du Camp veut nous le faire croire. Cela n'empêche pas de supposer que la propreté de la Hollande était bien réelle au XIX<sup>e</sup> siècle, probablement renforcée dans les récits de voyage par l'imaginaire des voyageurs.

### **C. Les habitudes chinoises des Hollandais**

Nos écrivains sont donc d'accord sur le fait que la Hollande stéréotypée est à la fois un pays commercial et propre. Ce sont deux caractéristiques imaginées d'être plus ou moins directement chinoises. À ces deux aspects, on pourrait en ajouter une troisième : les coutumes hollandaises. Il s'agit ici de la culture des gens, ou de son caractère, qu'on suppose fortement influencé par « l'Orient ». L'Orient, parce qu'à propos de ce sujet, le lien entre la Chine et la Hollande n'est pas souvent fait de manière directe, ni indirecte. Le lien est difficile à imaginer et cela est complètement logique : à partir d'images, il est impossible de dire grand-chose à propos des habitudes des gens, à l'exception de ce qu'ils font et ce qu'ils portent. On ne peut pas regarder dans la tête des gens et les écrivains ont donc encore une fois recours à leur imagination basée sur des idées conçues à partir de rumeurs et d'images. Certains des écrivains font de vastes analyses sur le caractère de ce peuple hollandais, notamment Xavier Marmier, mais seulement deux des voyageurs de notre corpus insistent sur les rapports de ce caractère avec l'Orient : ce sont Louise Colet et Maxime Du Camp. Ils ne vont pas très loin dans leurs analyses, se limitant à l'apparence des Hollandaises et des vêtements qu'elles portent. Cependant, Colet fait cette déclaration saillante : « (...) en Hollande, cet amour de l'Orient et des contrées lointaines a fait la grandeur de la nation même et son caractère propre. »<sup>136</sup>. Elle suppose qu'il y a un fort amour pour l'Orient, pour le lointain, et que cet amour a fait le caractère des Hollandais. Les lecteurs de son récit restent ensuite dans l'ignorance à propos de ce qu'est précisément ce caractère, sauf peut-être commercial. Ce qu'il y a d'oriental dans le caractère de ce peuple reste donc un mystère, mais la déclaration citée est révélatrice de la réflexion des observateurs français, qui ne semblent pas pouvoir sortir de leur raisonnement exotique.

Plus de détails sont désormais dévoilés en ce qui concerne l'apparence des Hollandais. Seule Louise Colet s'exprime à ce sujet, largement par rapport aux femmes qu'elle voit. Ce sont notamment les femmes de Scheveningen qui l'ont étonné :

Les femmes du peuple de Scheveningue portent un costume des plus étranges : le corsage de leur robe d'indienne remonte sous les aisselles comme celui des robes du premier Empire ; leurs jupes sont tendues sur le ventre, qui pousse en avant et finit par s'étendre et se dresser jusqu'à la taille raccourcie. Grâce à ce costume, dès l'âge de douze ans les petites filles ont un ventre prépondérant qui fait rebondir leur sein

---

<sup>135</sup> Marmier, X., *op. cit.*, p. 5.

<sup>136</sup> Colet, L., *op. cit.*, p. 73.

jusqu'au menton. On dirait que les femmes de Scheveningue mettent le même soin à développer leur ventre que les Chinoises à comprimer leurs pieds.<sup>137</sup>

Ce n'est peut-être pas sans raison que c'est une femme qui s'exprime à ce sujet : le détail avec lequel elle décrit le costume de ces Hollandaises est extraordinaire, au point où on peut supposer que les hommes n'étaient, de manière stéréotypique, pas suffisamment à l'aise dans les savoirs de la mode féminine ou simplement par manque d'intérêt. Il est saillant que Colet nomme les jupes qu'elle voit «étranges», pas dans le sens d'indéfinissable, mais plutôt d'Autre, d'exotique. Elle finit sa citation avec une comparaison tout à fait exotique, renvoyant directement à la Chine. Apparemment, il était bien connu que les Chinoises se bandaient les pieds, signe de richesse, car il est quasiment impossible de travailler avec des pieds comme cela. Ce phénomène chinois doit en plus être vu comme signe de beauté, de statut et présage d'un bon mariage selon John Shepherd, professeur émérite spécialisé dans l'histoire anthropologique<sup>138</sup>. Louise Colet ne laisse pas supposer qu'elle voit dans ces deux phénomènes un symbole de richesse, étroitement liée à la commercialité supposée des deux pays. Il est sûr que l'imagination par rapport à la Chine a fait son travail, car elle aurait pu prendre n'importe quel autre exemple de femmes qui vont à l'extrême pour se faire belle. Cependant, cette voyageuse ne se contente pas d'une comparaison allusive : elle mentionne également les vêtements chinois que portent les Hollandaises. Ce sont des femmes juives, déjà «étranges» et «exotiques» par leur foi et les habitudes qui vont avec : «Je rencontre plusieurs belles Juives dans la promenade du Jardin anglais, elles se drapent avec grâce dans de magnifiques châles blancs de crêpe de Chine, couverts de broderie.»<sup>139</sup>. Signe de grande richesse, les châles chinois éblouissent Louise Colet, qui doit y avoir vu une énième confirmation de la vision partagée d'un peuple hollandais très chinois.

Du Camp insiste également sur ce sujet des juifs quand il décrit la synagogue d'Amsterdam où les Juifs «selon la coutume orientale»<sup>140</sup>, couvrent leurs têtes. Ou encore le fait que, «En haut, derrière des grillages, usage importé d'Orient, les femmes se tiennent dans des galeries particulières»<sup>141</sup>. Il n'est pas difficile dans ce discours d'associer ces Juifs néerlandais, relativement autres, à l'Orient. La tolérance religieuse néerlandaise, aussi réelle que mythologisée selon Benjamin Kaplan<sup>142</sup>, historien spécialisé dans l'histoire néerlandaise, paraît donc renforcer l'idée d'un caractère oriental. Ceci est une question plutôt historique, lié à la situation religieuse en France qui, depuis la révocation de l'édit de Nantes et l'instauration de l'édit de Fontainebleau par Louis XIV, retournait à «un État purement catholique»<sup>143</sup> dans les mots de Jean-Christian Petitfils, historien et biographe de premier plan de Louis XIV. On voit donc que les Juifs rappellent presque automatiquement un sentiment d'exotisme. Nos voyageurs français font facilement la comparaison avec l'Orient, mais ils ne vont pas si loin de les associer avec la Chine.

## Conclusion

Cet autre côté de la comparaison entre la Hollande et la Chine, qui est culturel, relève de plusieurs aspects saillants qui sont plus difficiles à cerner que ceux qui sont tangibles et visibles

---

<sup>137</sup> *Ibidem*, p. 130.

<sup>138</sup> Shepherd, J. R., *Footbinding as Fashion: Ethnicity, Labor, and Status in Traditional China*, Seattle, University of Washington Press, 2019, pp. 5-6.

<sup>139</sup> Colet, L., *op. cit.*, pp. 187-188.

<sup>140</sup> Du Camp, M., *op. cit.*, p. 141.

<sup>141</sup> *Ibidem*.

<sup>142</sup> Kaplan, B. J., *Reformation and the Practice of Toleration*, Boston, Brill, 2019, p. 206.

<sup>143</sup> Petitfils, J.-C., *Louis XIV*, Paris, Perrin, 2018, p. 529.

dans des objets. La comparaison ne se fait pas directement à partir de ce que les voyageurs voient. Par contre, il s'avère qu'ils ont intérêt à faire un détour pour établir un lien entre ces deux pays. Ce détour se fait par des stéréotypes à leur tour basés sur les images de la Chine et de la Hollande dont on a vu les détails dans le premier chapitre. Ainsi, les écrivains réussissent à retrouver encore plus d'éléments chinois en Hollande dont notamment la commercialité. C'est le port qui joue un rôle primordial dans l'imagination sur les liens commerciaux et imaginaires de la Hollande avec l'Orient, les Indes et la Chine. Mais on décrit également la propreté des Hollandais. Nos écrivains réussissent à construire un lien convaincant entre la Hollande et la Chine à travers des images qu'ils supposent applicables à la vie réelle. Les scènes décrites font encore une fois penser à l'ensemble des images qu'on a vu dans le premier chapitre. C'est de cette manière que des images deviennent réalité et vérité tandis qu'il s'agit de simples rumeurs. Nous avons finalement constaté qu'une partie des voyageurs voient un rapport caractéristique entre les Hollandais et les Chinois, mais qu'il s'agit d'une comparaison peu approfondie ou expliquée. On dit plus par rapport à l'apparence des riches Hollandaises qui, avec leurs vêtements importés de la Chine ou de l'Orient, renforcent l'imagination des Français et semblent confirmer leur pensée d'une nation imprégnée de la Chine.

Maintenant que nous avons délimité la comparaison entre la Hollande et la Chine à l'aide d'un panorama d'aspects à la fois tangibles et immatériels, intéressons-nous à la frontière floue entre l'exotique et « l'endotique » dans ces récits de voyage. Notons que, bien que nos auteurs voient énormément de similitudes entre ces deux pays, ces similitudes ont une limite. Il s'avère que pas tout ce qu'ils voient est chinois, exotique ou beau. C'est la fin du rêve exotique que nous abordons dans le troisième et dernier chapitre.



### III. Limites de l'exotisme

Nous l'avons vu : il n'est pas difficile de se laisser emporter par ces écrivains dans ce pays de rêve qu'est la Hollande chinoise. Elle éblouit par son architecture, ses paysages, sa commercialité ou encore sa propreté, et tant de choses encore. On s'étonne de quantité de choses : des villes à la faïence. Et si tout cela était effectivement un rêve, un produit pur de l'imagination ? Peut-on, malgré son imagination, voir clair et discerner la Hollande réelle ? On le dirait bien : les passages dans lesquels on fait référence à la Chine sont alternés par des passages plus critiques, moins idéalisés, plus vrais. De temps en temps, c'est la déception qui règne et c'est Victor Hugo, romantique de premier plan, qui touche au cœur de ce phénomène quand il fait le voyage de Hollande en 1861 : « (...) la vieille Hollande chinoise n'existe plus ; une curiosité, c'est qu'il n'y a pas de curiosités. Tout est gratté, refait, anglaisé, châtré, badigeonné en jaune »<sup>144</sup>. Il s'agit ici d'un passage clé de plusieurs points de vue. On voit premièrement la confirmation qu'à l'époque la Hollande était de longue date vue comme chinoise et que ce point de vue était donc soutenu par l'opinion publique. Il est difficile de dire d'où Hugo a tiré ces informations, mais il n'est pas improbable qu'il ait lu plusieurs des récits de voyage du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié de la XIX<sup>e</sup> siècle pour avoir ainsi une sorte de cadre de référence.

Or, tous les auteurs de notre corpus – sauf Huysmans – font leur voyage quelques années, quelques décennies parfois, avant celui de Victor Hugo et constatent à l'aide de leur imagination un pays chinois, comme les deux premiers chapitres l'ont montré. Quand Hugo vient visiter ces provinces, impossible qu'il ait vu quelque chose d'autre que nos auteurs, et pourtant, c'est bien le cas comme l'affirme la citation précédente. Hugo, est-il plus réaliste, moins susceptible pour la magie de l'exotisme ? Oui et non. Van Strien-Chardonneau souligne que si la Hollande est pour Hugo peu chinoise, c'est la Zélande qui devient pour lui la « Chine de la Hollande »<sup>145</sup>. Lui aussi se laisse donc séduire par l'imagination collective. Mais s'il écrit que « la vieille Hollande chinoise n'existe plus », il fait écho à ce que nos écrivains constatent dans leurs récits de voyage, ce qui semble paradoxal. Mais les écrivains qui sont si épris de l'idée d'une forte ressemblance entre ces deux pays, décrivent également un pays réel dénué d'exotisme et d'imagination. Dans ce dernier chapitre, nous souhaitons insister sur les limites de l'exotisme dans la comparaison entre la Chine et la Hollande et discerner en quoi la Hollande n'est pas chinoise, ou en quoi cette image est trompeuse. Nous abordons successivement les conséquences négatives du commerce, la manque d'hygiène de la Hollande et la familiarité d'entre autres le paysage évoquée par les voyageurs. Tout cela met fin à l'exotisme comme instrument d'admiration de tout ce qui est autre<sup>146</sup>.

#### A. L'envers du commerce : la mort et la pauvreté

Le XIX<sup>e</sup> siècle est un siècle de bouleversements économiques, de modernisation. Il devient de plus en plus facile de voyager par les chemins de fer qui sont en plein développement, mais aussi par des bateaux en vapeur. Cela a des conséquences pour l'Europe comme pour le commerce avec l'Orient, devenant de plus en plus intensif et facile<sup>147</sup>. Il y a ainsi un nombre

---

<sup>144</sup> Lettre à Charles Hugo du 15 août 1861, citée dans Barrère, J.-B., « Le voyage de Victor Hugo en Hollande, 1861 », *Revue de littérature comparée*, vol. 38, numéro 2, 1964, pp. 177-202, p. 193.

<sup>145</sup> Strien-Chardonneau, M. van (2009), *op. cit.*, p. 82.

<sup>146</sup> Beller, M., Leerssen, J., *op. cit.*, p. 325.

<sup>147</sup> Sugihara, K., « Global industrialization: A multipolar perspective », dans McNeill, J., Pomeranz, K., *The Cambridge World History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, pp. 106-135, p. 108.

croissant de gens qui font le voyage en Orient, ce qui fait rêver nos voyageurs. De l'autre côté, cette évolution est désastreuse, car les Indes, la Chine et tant d'autres pays auparavant vus comme exotiques et mystérieux, deviennent de plus en plus connus, normaux, endotiques. L'imagination va donc jouer un rôle bien plus modeste. Louise Colet est très consciente de ce changement :

La Chine est ouverte ; avant peu d'années elle sera devenue européenne, c'est-à-dire anglaise et française. (...) hâtons-nous de saisir dans les villes et dans les campagnes quelques signes de race et de mœurs qui nous font sentir encore que nous ne sommes ni en France ni en Angleterre.<sup>148</sup>

Visiter la Hollande devient donc pour elle une nécessité, dont témoigne également la place prééminente qu'occupe cette citation : elle se trouve au début de son récit et marque fortement la suite. Louise Colet cherche à se dépayser, elle cherche l'exotisme avant que ce ne soit disparu à cause des cultures de grande influence que sont celles de la France et de l'Angleterre. On lit dans ce passage une claire prise de conscience : que « la Chine est ouverte » (elle était donc fermée jusqu'à récemment) et que quelque chose va probablement se perdre. Cette chose pourrait justement être le rêve de l'exotique, l'idéal romantique, qu'on va essayer de trouver – même chercher – en Hollande. Pour le trouver on se construit donc à l'avance une image de ce que devrait être la Hollande chinoise, basée sur des stéréotypes et récits de voyage antérieurs. Si on ne trouve pas ce qu'on cherche et si on veut éviter la déception, on a également recours à l'imagination. Car certaines choses ne peuvent pas échapper des yeux des voyageurs. La réalité les frappe, le plus en ce qui concerne le commerce et son envers. Amsterdam est effectivement décrite comme « une des reines du commerce »<sup>149</sup>, comme une formidable Venise, mais on n'hésite pas à montrer les inconvénients qui y sont liés. Il y a bien sûr ceux qui perdent leur fortune sur le marché, phénomène que décrit Maxime Du Camp : « (...) souvent le marin, entré riche, sort ruiné, dépouillé et presque nu, car il a laissé ses vêtements en gage. »<sup>150</sup>. Un investissement n'est jamais sans risques et là où des commerçants gagnent, il y a en a aussi qui perdent. Cela n'affecte que des individus, mais cela les affecte fortement. D'autres voyageurs cherchent à analyser l'économie de la Hollande, dont Michelet donne un exemple où il se montre assez sévère :

La situation économique de la Hollande n'est guère meilleure. Une fois séparée de la Belgique, elle a espéré la liberté du commerce et ne l'obtiendra pas. (...) En général, après les grands empires selon la nature, s'élèvent des petits États tout artificiels : Athènes, Rome, Venise, la Hanse, la Hollande. Ces petits États ne durent et ne sont puissants que lorsqu'ils présentent une harmonie naturelle. Exemple : l'Angleterre, qui n'est pas seulement industrie et commerce, mais encore agriculture, élevage de bestiaux pour suffire à la vie et au-delà. Enfin un monde complet.<sup>151</sup>

Pour cet homme, il n'est pas question d'une richesse sans limite, d'une grande nation commerciale. Il fait une comparaison intéressante avec ce qu'il appelle « États artificiels » qui semblent pour lui être des nations qui n'existent que par leur commerce. On pourrait désormais fortement douter de cette prise de position vu que la Hollande est toujours un pays commercial de grande importance, avec Rotterdam comme l'un des plus grands ports du monde.

Le commerce est pour la Hollande fortement lié à la vie. Il va sans dire que ces provinces n'existent que par le commerce vu la grande prospérité qu'il lui donne et qui est à l'origine d'une partie considérable de l'image qu'on se forme de ce réseau de villes. Mais le commerce

---

<sup>148</sup> Colet, L., *op. cit.*, p. 2.

<sup>149</sup> Marmier, X., *op. cit.*, p. 19.

<sup>150</sup> Du Camp, M., *op. cit.*, p. 20.

<sup>151</sup> Michelet, J., *op. cit.*, pp. 317-318.

est aussi l'inquiétude, l'incertitude, le risque de périr et la mort. Ce sont surtout les grands voyages vers les Indes orientales qui sont à grand risque. Nombreux sont les bateaux qui font naufrage, sans mentionner les maladies et les guerres qui se font dans les colonies. Ce qui est sûr, c'est qu'un nombre considérable de voyageurs ne revient pas, pour une raison quelconque. On parle peu de ce sujet dans les récits de voyage, car nos écrivains n'assistent pas à ces expéditions lointaines fait par les Hollandais : ils se contentent de les imaginer. Cependant, ils décrivent bien la trace des souffrances, des femmes surtout, qui restent en Hollande en attendant le retour de leurs bien-aimés. Louise Colet rencontre dans les environs de Rotterdam plusieurs femmes, habitant dans de riches maisons, qu'elle décrit comme des demeures avec une quantité considérable d'éléments chinois. Quelques pages plus loin, il reste peu du rêve exotique :

Elles vécurent ainsi trois ans, de cette vie d'intérieur pleine d'angoisses et de suavité ; vie d'émotions cachées que les femmes seules connaissent bien, vie patiente, délétère ou fortifiante, qui tue les unes et raffermis les autres.<sup>152</sup>

Louise Colet est donc touchée par l'envers du commerce, surprise peut-être aussi. Ces deux femmes ont vu partir leurs fils aux Indes et à cet instant-même, leurs vies se sont arrêtées. La seule chose qu'elles font, c'est attendre le retour espéré de leurs enfants. Parfois, ce retour ne vient pas. C'est Marmier qui décrit de manière passionnée et émouvante l'histoire d'une femme qui a perdu son fils. On reconnaît immédiatement le style très littéraire qui laisse supposer qu'il s'agit d'une histoire fictive (il aurait entendu l'histoire d'un passager d'un bateau), mais cela n'empêche pas de le considérer comme une représentation fidèle (mais romancée) de ce qui se passait dans la vie réelle. Il décrit une certaine madame « Teederhart » – nom très construit se traduisant par « cœur tendre » – qui est également veuve. À un certain moment, elle rencontre un étudiant qui ressemble fortement à son fils décédé et elle parvient à établir une amitié avec ce jeune homme :

Oh! dites-moi, s'écria-t-elle, dites-moi du moins que je ne cesserai pas de vous voir, que vous ne vous en irez pas, comme mon malheureux Charles, tenter les hasards d'une périlleuse navigation. Je vous le demande, non-seulement pour moi, qui ne suis que votre vieille amie, mais pour votre mère. Hélas ! si vous saviez ce qu'il en coûte au cœur des pauvres mères, de voir leurs fils partir pour les pays lointains et de les sentir errants sur les vagues quand le vent gronde et que le ciel est sombre.<sup>153</sup>

Marmier insiste lui aussi sur les émotions éprouvées par les mères et tente de faire vivre un peu ces émotions à ses lecteurs, avec succès. En présentant une telle description, il n'y a pas de plus grand contraste avec les rêves exotiques auprès des ports et leurs vaisseaux. L'imaginaire n'a pas de place dans la dure réalité du commerce.

## **B. Le rêve et la réalité d'un pays et son peuple**

On l'a vu avec Hugo : la Hollande chinoise, c'est d'abord une quête. On recherche quelque chose d'à priori inexistant, arbitraire. Nos voyageurs arrivent en Hollande la tête pleine d'images et d'espoirs, de stéréotypes notamment. Lorsque ces stéréotypes rencontrent la réalité, l'imagination doit lui céder la place, comme on l'a vu pour la question du commerce. C'est le cas également pour la propreté qui fait la renommée de la Hollande. Il s'avère qu'à côté de cette image d'excellente propreté, s'intégrant cependant si bien dans l'image de la ressemblance entre la Hollande et la Chine, tout ce qui brille n'est pas de l'or. Parfois, les récits de voyage témoignent d'une saleté frappante à laquelle on refuse de croire :

---

<sup>152</sup> Colet, L., *op. cit.*, p. 101.

<sup>153</sup> Marmier, X., *op. cit.*, pp. 82-83.

(...) les canaux se mêlaient à l'allégresse générale d'une façon fort pénible pour l'odorat. J'avais déjà bien cru m'apercevoir de quelque chose à Rotterdam, et surtout à La Haye ; mais, de même qu'il en coûte de découvrir dans une nouvelle maîtresse quelque défaut grave, quelque tare rédhibitoire, j'avais mieux aimé n'en pas croire le témoignage de mon odorat ; mais, cette fois, il n'y avait plus moyen de se faire illusion, l'haleine de ces canaux si charmants était décidément empestée, et cet inconvénient se révélait surtout avec une déplorable intensité quand quelque grand bateau, se mettant en marche, venait à troubler momentanément le lit de fange qui en tapisse le fond.<sup>154</sup>

Edmond Texier exprime dans ce passage la lutte intérieure entre l'exotisme et l'imagination d'un côté et la réalité de l'autre côté. À plusieurs reprises, il a refusé de croire à cette question de puanteur, mais quand il rencontre la même chose pour une énième fois, il ne peut que faire le constat que son imagination n'était qu'un mirage. En lisant ces quelques lignes, on voit se briser l'imaginaire et c'est une expérience pénible pour l'écrivain et le lecteur. L'eau si belle, qui dans les canaux des villes fait la grandeur de la Hollande, pue terriblement. Insistons aussi sur le choix des mots « il n'y avait plus moyen de se faire illusion ». Par ce mot d' « illusion », Texier renvoie à l'imaginaire. Il semble avouer qu'il s'est fait volontairement des illusions à propos de la Hollande, qu'il en a fait un pays de rêve. Cette confession souligne encore une fois qu'il s'agit dans ces récits de voyage d'une construction fantasmée.

Il en va de même pour les parcs et les jardins, qui ne sont pour Texier que des marécages causant des fièvres<sup>155</sup>. Nombreux sont d'ailleurs les voyageurs à partager cette opinion. Michelet se demande si « la mauvaise odeur des canaux »<sup>156</sup> est seulement liée à la stagnation de l'eau. Il fait fortement allusion à la mort, aux corps enterrés plus précisément qui se mêleraient avec les eaux. Comme l'historien qu'il est, il suggère alors d'incinérer les morts au lieu de les enterrer, comme faisaient les Romains à Rome pour des raisons similaires<sup>157</sup>. Louise Colet, elle aussi, a son moment de désenchantement. Pendant sa visite à La Haye, elle rend également visite à l'incontournable village de Scheveningen et rencontre ainsi la mer du Nord. Clairement cette mer ne correspond pas à ses attentes trempées d'imagination :

Je ne suis pas tentée de me plonger dans cette mer si terne ; elle me paraît glacée ; en ce moment le ciel est uniformément d'un blanc d'opale, sans transparence ; aucun rayon de soleil ne l'égayé ; malgré la tiédeur de l'air, il me semble qu'il souffle directement vers moi du pôle nord un souffle d'hiver et de tempête. Je m'éloigne à regret de cette grande mer décolorée.<sup>158</sup>

Le contraste est stupéfiant. Nombre de récits décrivent le même lieu comme magnifique, avec à l'horizon lointain des bateaux baignant dans la lumière dorée des couchers de soleil comme dans un poème. Ce qui aurait dû être une invitation au voyage ne l'est pas. La mer est peu invitante, le ciel est pâle et couvert d'un grand plafond nuageux, le vent est froid et fort. Bref : elle n'en veut pas. Il ne reste rien de l'exotisme et Louise Colet le regrette, car elle était évidemment à la recherche d'une mer exotique qui pourrait nourrir son imagination.

Reste finalement la question de la propreté des Hollandais eux-mêmes. C'est Texier seul qui aborde cette question un peu délicate. On a vu avant que les Chinois sont de manière stéréotypique vue comme un peuple peu hygiénique, sale même. Cependant, les maisons et les rues sont très propres, mobilisant l'imagination des voyageurs français. Quant aux Hollandais, ils ne s'expriment pas, ce qui laisse supposer qu'il y ait peu à remarquer à propos de ce sujet,

---

<sup>154</sup> Texier, E., *op. cit.*, pp. 161-162.

<sup>155</sup> *Ibidem*, p. 39.

<sup>156</sup> Michelet, J., *op. cit.*, p. 367.

<sup>157</sup> *Ibidem*.

<sup>158</sup> Colet, L., *op. cit.*, p. 129.

qu'il n'y ait simplement pas d'anomalies pour un Français de l'époque. Sauf pour Texier donc, qui écrit ceci :

Mais, dira-t-on, des personnes si soigneuses de la netteté de leur intérieur doivent veiller, avec un soin au moins égal, à la propreté de leurs personnes ? Hélas ! il n'en est rien ! Hormis « ce qui se voit, » la Hollandaise professe, m'a-t-on dit, la plus coupable indifférence en matière de propreté corporelle. Chez elle, les maisons de bains ont conservé le mauvais renom qu'elles méritaient chez nous au moyen âge.<sup>159</sup>

Dans ce passage, il a recours au Moyen-Âge pour souligner à quel point il s'agit d'une question grave, utilisant cette époque – selon la théorie d'Umberto Eco – comme stéréotype pour désigner ce manque d'hygiène comme barbarie<sup>160</sup>. Cette citation souligne aussi qu'on ne doit pas faire confiance à ce que ces voyageurs écrivent : ce n'est pas sa propre expérience que Texier décrit ici. Il a recours à une source inconnue et probablement peu fiable, vu qu'il est le seul à faire cette remarque. On aurait pu attendre plus d'esprit critique d'un journaliste. Quand on regarde l'énoncé même, il peut sembler paradoxal qu'un peuple sale vive dans des maisons si propres. Mais si c'était le rêve de la Chine qui s'invitait dans cet énoncé ? Si on reconnaît les Chinois comme sales, selon le stéréotype de l'époque, il serait très séduisant de faire le lien avec les Hollandais qui le seraient aussi. Il s'agit là d'une spéculation, d'une imagination qui, au lieu de contester la comparaison entre la Hollande et la Chine, y ajoute encore un aspect.

### **C. Une imagination trompeuse : la Hollande – pays familier**

Il est évident que l'imagination est trompeuse. C'est comme un rêve : on s'aperçoit que ce qu'on prenait pour vérité était en fait un fantasme, mais seulement quand on est bien réveillé. On constate la même chose pour le rêve de la Hollande imaginée comme chinoise. En fin de compte, elle ne l'est pas, ou pas entièrement du moins. Il s'avère par les récits de voyage qu'il y a en Hollande une ville particulière dont on est sûr qu'elle n'est pas chinoise : c'est La Haye. On ne retrouve nulle part des allusions à la Chine quand nos voyageurs rendent visite à cette ville, capitale de Zuid-Holland, exceptée *Huis ten Bosch* et la *Haagse Bos* dont on a vu les descriptions au chapitre I. Ceci n'est pas sans raison : aux yeux de nos écrivains, La Haye est une ville qui leur est très familière, très française. Ce n'est pas une ville commerciale, mais une riche ville politique dans laquelle siège le gouvernement et où on trouve de nombreuses ambassades. Les rues et les bâtiments ne sont pas particulièrement colorés (et donc pas chinois), mais imposants de l'extérieur et chics de l'intérieur. Louise Colet représente bien cette pensée :

Les canaux qui traversent la ville sont sillonnés par des barques et par des bateaux à voiles ; les maisons, de construction toute moderne, n'ont pas l'aspect étrange et curieux de celles de Rotterdam. A mesure qu'on approche du quartier aristocratique, les canaux disparaissent ; de magnifiques places, de larges rues, des palais et des lignées de belles maisons, régulières se déroulent devant vous.<sup>161</sup>

On aurait pu croire qu'elle décrit dans cette citation la ville de Paris, évidemment très familière pour nos écrivains. Il ne reste rien de l'étrangeté et de la magie des villes chinoises comme Rotterdam et l'imagination a donc ici bien trouvé sa limite. Maxime Du Camp partage l'opinion de sa collègue écrivaine : « Voici, d'un côté, le palais des États-généraux, et, de l'autre, celui de la première chambre ; ils n'ont rien de remarquable. »<sup>162</sup>. Il se trouve au cœur du centre politique hollandais : le *Binnenhof*. Bien qu'il s'agisse d'une véritable perle architecturale et

---

<sup>159</sup> Texier, E., *op. cit.*, p. 161.

<sup>160</sup> Eco, U., « Dreaming of the Middle Ages », *Travels in hyper reality*, San Diego-New York-Londres, Harcourt, 1986, document sans numération, sous « Ten Little Middle Ages ».

<sup>161</sup> Colet, L., *op. cit.*, p. 119.

<sup>162</sup> Du Camp, M., *op. cit.*, p. 70.

historique, Du Camp écrit simplement qu'il y est allé et que ce n'est apparemment pas la peine d'y consacrer plus de mots. C'est étrange d'écrire une telle chose à propos d'un bâtiment comme cela, mais il est clair que ce n'est apparemment pas ce que ce voyageur cherche. Le palais n'a rien de chinois, rien de particulier pour un Français qui est en plus familier avec l'architecture française, et ne l'intéresse donc pas.

D'autres villes et paysages sont voués à se déchinoiser dans les récits de voyage de nos écrivains. La ville de Haarlem par exemple, et notamment son église où quasiment tous les voyageurs passent, n'est pas au goût de tous. Le beffroi de cette église est réputé chez la plupart des écrivains pour son aspect chinois, mais il n'en est rien pour Huysmans :

Vis-à-vis la façade du Stadhuis, sur la place du marché, envahie de carrioles tirées par des ânes et conduites par des mégères dignes de Jan Steen, se dresse la masse imposante de Saint-Bavon, une basilique du XV<sup>e</sup> siècle, dont les puissantes colonnes jaillissent à des hauteurs formidables, sous une colossale voûte. C'est énorme, mais froid, sans mystère de vitraux étranges, sans odeur accusée d'église.<sup>163</sup>

Ce qui frappe, c'est que la description de cette église n'est pas négative. Au contraire : elle est décrite avec admiration et respect, mais elle est « sans mystère de vitraux étranges » et n'est donc pas chinoise ou exotique. Comment expliquer un tel énoncé ? Impossible, car il s'agit à chaque fois d'une expérience tout à fait personnelle et dans ce cas spécifique, elle n'est donc pas chinoise. Encore une fois, on ne trouve pas ce qu'on cherche et peut-être que pour un semi-néerlandais comme Huysmans, il est simplement plus difficile de voir l'aspect chinois que les autres voient si clairement. Mais si Huysmans se sent plutôt chez lui, il n'est pas le seul : Maxime Du Camp a une expérience similaire, sauf qu'il se voit transporté en France à plusieurs reprises. On lit par exemple que :

Les bateaux avancent leur beaupré jusque sur les quais, où sont rangées des maisons de bois peintes en vert, en gris, en rose, rechampies de nuances claires qui sont d'un effet imprévu et d'une gaieté agréable pour les yeux fatigués, en Hollande, par les tons uniformément rouges de la brique. La construction de ces espèces de chalets, couverts en tuiles souvent vernies, ressemble à celle des barques normandes (...).<sup>164</sup>

Souvent, les villages ou paysages hollandais le font penser à la Bretagne et encore plus à la Normandie. C'est également le cas ici, où il décrit Zaandam. Cette ville, qui est pour la plupart des voyageurs français la ville la plus chinoise de la Hollande grâce à sa propreté, ses maisons colorées et nous en passons, est pour lui l'inverse. Elle fait penser à son propre pays, à la France. C'est par ce genre de citations qu'on s'aperçoit bien de la subjectivité des récits de voyage puisque l'objet qu'ils décrivent est statique, toujours le même, tandis que les descriptions peuvent être très différentes. L'absence de l'imaginaire donne ainsi un tout autre aspect aux récits de voyage.

Un dernier élément familier pour les Français est « l'arrivée » du progrès, des temps modernes. Nous avons vu à plusieurs reprises qu'on cherche quelque chose qui n'existe pas en France. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on est en pleine révolution industrielle. C'est d'abord la Grande-Bretagne qui s'industrialise, suivie par la France et plus tard encore par les Pays-Bas<sup>165</sup>. La société se transforme de manière fondamentale et cela ne plaît pas à tout le monde. On pourrait croire que les écrivains de ces récits de voyage essayaient d'échapper de cette nouvelle réalité en faisant le voyage de Hollande où on espérait trouver un peu de cette vie simple et chinoise

---

<sup>163</sup> Huysmans, J.-K., *op. cit.*, p. 32.

<sup>164</sup> Du Camp, M., *op. cit.*, pp. 165-166.

<sup>165</sup> Sugihara, K., *op. cit.*, p. 123.

d'autrefois. La citation d'Hugo reçoit avec ceci en tête une nouvelle interprétation. Quand il écrit que « la vieille Hollande chinoise n'existe plus », c'est entre autres parce qu'elle s'est « anglaisé ». En d'autres mots : elle est modernisée. Cela fait partie de la déception des voyageurs qui doivent constater que la révolution industrielle est également arrivée en Hollande, avec toutes ses conséquences. Après Hugo, c'est Huysmans qui fait le constat :

(...) Delft, la ville des anciennes faïenceries, l'ancienne émailleuse des buires dorées et des grands plats polychromes, enguirlandés de chinois et fleuris de rinceaux. Que tout cela est loin ! Delft ne fabrique plus de potiches ; c'est un bourg commerçant, une comparse du théâtre des villes, une figurante qui s'efface dès l'entrée en scène du premier rôle, de la diva de la Hollande, d'Amsterdam, la Venise du Nord (...) <sup>166</sup>

Bien qu'il y ait toujours une dimension exotique et chinoise par la commercialité et la comparaison Amsterdam-Venise, on rencontre les limites du discours exotique. Huysmans est dramatique, nostalgique même, en criant que « tout cela est loin ! ». La ville de Delft a eu son apogée commerciale et artistique : au XIX<sup>e</sup> siècle, elle pâlit à côté d'Amsterdam. C'est le progrès qui a effacé le caractère chinois de la ville. Mais tout n'est pas perdu pour la Hollande. Texier va jusqu'à écrire que :

Il paraît que la plaie des temps modernes, le PROGRÈS, s'est étendue jusqu'à la Chine, cet empire qui passait jusqu'à présent pour le type de l'immobilisme. Ces habiles imitateurs, qui renvoyaient en Europe tout un service ébréché de la même manière et à la même place qu'une assiette qu'on leur avait remise comme échantillon d'une commande ; ces consciencieux faussaires, qui usaient avec une tuile les coutures d'une soutane neuve pour la rendre en tout semblable à la vieille qu'un missionnaire voulait remplacer, ne savent même plus reproduire ni les formes, ni les couleurs de leurs anciennes porcelaines. <sup>167</sup>

Selon lui, la Chine se serait également modernisée et ne saurait même plus comment fabriquer cette porcelaine devenue si fameuse en Europe. Le seul constat qu'on puisse faire en visitant la Hollande, c'est que le monde d'antan est perdu à jamais, et qu'il ne reste que le souvenir d'un commerce florissant. Il ne reste que le souvenir de ces voyages dangereux qui apportaient des objets chinois qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, sont devenus à tout jamais des reliques d'une gloire sans égale, d'une gloire elle aussi fantasmée. Il ne reste qu'une invitation au voyage.

## Conclusion

Il peut paraître paradoxal que les récits de voyage de notre corpus soient à la fois exotiques et réalistes et entre rêve et réalité. Nous avons vu que, malgré le grand nombre d'éléments chinois qu'on croit trouver en Hollande, ces deux provinces néerlandaises ne sont pas une Chine absolue dans l'imagination des voyageurs français. Tant d'aspects ouvrent les yeux des voyageurs à la réalité, dépouillée partiellement du discours de l'exotisme. C'est tout ce côté négatif du commerce – peu visible d'un coup d'œil – et la saleté du pays et son peuple qui sont des facteurs révélateurs. Il est saillant qu'on aperçoit une certaine prise de conscience chez les écrivains-mêmes du rôle de l'imagination dans leurs récits et il semble que ce sont surtout ceux qui ont vu l'Orient qui sont sceptiques à propos de la comparaison Hollande-Chine. Ils semblent désormais tous être en lutte continue entre la réalité sobre et l'imaginaire chinoise. Ils savent tous que la Hollande chinoise n'est qu'un mythe, mais ils prennent plaisir à partir à la recherche de ce mirage en fin de compte introuvable. Mais peut-être qu'il s'agit d'une question plus sérieuse, et bien celle du Romantisme. Cela correspond au dernier élément que nous avons abordé, celui du caractère familier de la Hollande pour les Français. La Hollande elle aussi est « européenne », s'est modernisée, et c'est une énorme déception car on cherche exactement

---

<sup>166</sup> Huysmans, J.-K., *op. cit.*, p. 14.

<sup>167</sup> Texier, E., *op. cit.*, pp. 80-81.

l'inverse.

À chaque fois, c'est une quête irréalisable qui se fait. On cherche à se dépayser, mais on n'y arrive pas entièrement. On cherche quelque chose de beau, un idéal, mais on ne le trouve pas. Ou pire : l'idéal n'existe pas. Tout cela semble aboutir au Romantisme noir, pas inconnu de Baudelaire. *L'Invitation au voyage* cède la place à *Un Voyage à Cythère* : l'île à première vue paradisiaque, mais en vérité infernale, comme décrit dans le poème éponyme de Baudelaire. La Hollande n'est pas infernale pour nos écrivains, mais elle n'est pas ce qu'elle semble être. Si elle n'est pas tout à fait chinoise, elle est incontestablement étrange et c'est cela qui compte pour les voyageurs français, ce dont témoigne finalement Texier :

Mais si le lecteur aime à se dépayser sérieusement et beaucoup plus complètement encore que s'il traversait l'Atlantique pour aller voir des contre-épreuves des villes européennes au-delà des mers, qu'il aille en Hollande. Il est impossible qu'il puisse passer en revue plus de choses intéressantes et curieuses en peu de jours dans aucun autre pays.<sup>168</sup>

---

<sup>168</sup> *Ibidem*, p. 241.



## Conclusion

En lisant ces récits de voyage, on se croit transporté en Chine : un pays des merveilles. Pour les écrivains, c'est une véritable fête de reconnaissance, tandis que personne d'entre eux n'a jamais vu ce pays asiatique. On croit savoir un bon nombre de choses par rapport à la Chine, mais en fin de compte, on ne sait rien. Cela ne les empêche pas de croire eux-mêmes ce qu'ils voient, ce que l'imaginaire leur apporte. Ce ne sont que des reflets de leur imagination. On peut supposer que les lecteurs de l'époque le croient aussi, car la Hollande chinoise ne date pas d'hier : pendant au moins deux siècles on a dépeint systématiquement, dans une comparaison immense, ces deux provinces hollandaises comme un paradis exotique. C'est seulement avec les modernisations de la révolution industrielle qu'on va mettre en question l'imaginaire pour enfin voir la réalité, voir la Hollande comme elle est de manière plus objective.

Les descriptions de la Hollande dans les récits de voyage ne sont pas pour autant moins intéressantes. Nous avons cherché à peindre le panorama de ces descriptions à l'exemple de Murriss et Koumans dans une synthèse critique, désormais combinée avec une méthode beaucoup plus récente qui est celle d'*Imagology*. Ceci nous a permis de répondre à la question de quelle manière la Hollande est comparée à la Chine dans les récits de voyage français du XIX<sup>e</sup> siècle. Au cours de ce processus, cette méthode s'est montrée une manière efficace pour analyser le discours des récits de voyage. Il s'est avéré que les « images », c'est-à-dire les idées par rapport à la Hollande, sont effectivement des images dans le sens où elles ne sont pas strictement liées à la réalité, mais plutôt à l'imagination. Cette méthode nous a permis de voir dans ces images des stéréotypes nationaux et de les analyser. En outre, l'ensemble des images nous a appris qu'il y a un ensemble significatif d'éléments qui forment cette Hollande chinoise. Ce sont des aspects tangibles comme les villes avec leurs rues, canaux et maisons colorées. Plus important encore semblent être les objets d'art chinois – partiellement imités – qui décorent les intérieurs des maisons des riches commerçants. Les voyageurs français s'émerveillent devant la porcelaine chinoise, la faïence de Delft et un innombrable nombre de produits importés directement de la Chine. Mais ce sont également des aspects moins évidents, des aspects qui sont immatériels et donc culturels. Nous avons analysé les rapports supposés en ce qui concerne le commerce, la propreté et d'autres habitudes. Bien que ces écrivains jugent que la Hollande est un pays chinois par excellence, ils y opposent paradoxalement une dure réalité. Toute cette richesse n'est pas si agréable qu'on le pense, les villes ne sont pas si propres qu'on l'imagine et en fin de compte, les écrivains semblent se demander si la Hollande est vraiment chinoise. Chinois ou pas, tous les éléments décrits par ces voyageurs mêmes stimulent leur imagination et confirment et construisent un énorme stéréotype.

Ces discours littéraires, passionnés et passionnants, cachent une réflexion imaginaire à première vue invisible et difficile à cerner. Entre les lignes, on s'aperçoit que la Hollande chinoise ne tombe pas du ciel : c'est une construction imaginaire. Depuis qu'on a commencé à faire cette comparaison arbitraire dans les récits de voyage, on copie sans cesse : on reprend en grandes lignes les idées et imaginations des voyageurs d'antan. Nous pourrions aller jusqu'à supposer que cela devient un défi, de partir à la quête de ce pays des merveilles. L'un voit ainsi encore plus d'éléments chinois que l'autre. Ces éléments chinois, ils dérivent directement de stéréotypes par rapport aux Chinois et aux Hollandais. Les stéréotypes sont à leur tour justifiés par des images (pas moins stéréotypées) affichées sur des objets d'art. Puisque les voyageurs français sont explicitement à la recherche de ces images – qu'ils trouvent en abondance – ils voient leur imagination confirmée et la projettent sur tout ce qu'ils voient. C'est de cette

manière que la Hollande devient un pays chinois et il s'agit ici d'un cercle vicieux. Ces Français font le voyage de Hollande pour y chercher un pays chinois ; ils voient cette image confirmée par certains éléments, dans leurs yeux chinois ; l'imagination exagère les similitudes entre Hollande et Chine ; ils vont à la recherche d'encore plus d'éléments chinois. Mais de temps en temps, on s'aperçoit bien que la réalité s'invite dans cette image idyllique. Elle est un invité indésirable qu'on essaye de chasser, en vain.

Ainsi, nous avons une idée assez complète de la comparaison Hollande-Chine et la manière dont elle est faite dans les récits de voyage. Mais quelle est la valeur de cette comparaison ? Il nous semble qu'elle s'inscrit dans le courant du Romantisme. Le XIX<sup>e</sup> siècle est fortement marqué par des révolutions et des modernisations, et il se développe alors un désir d'échapper de ce monde cruel où il n'y a plus de place pour des idéaux. On s'échappe vers un monde fantasmé, créé par l'imaginaire, et la Hollande chinoise – qui existait déjà – offre ce que les romantiques cherchent. Autour de 1850 naissent deux autres courants littéraires : le Réalisme et le Naturalisme, visant à décrire le monde comme il est. La plupart des voyageurs de notre corpus font leur voyage entre 1850 et 1900 et semblent donc osciller entre deux extrêmes. Cela se reflète dans leurs récits : d'un côté on reconnaît la Hollande chinoise, de l'autre côté elle est rejetée par la réalité. C'est l'air du temps qui est reflété dans les récits de voyage.

La richesse des récits de voyage dévoile donc comment un certain groupe regardait la Hollande. Cependant, les raisons pour lesquelles on décrit la Hollande comme chinoise restent un mystère. Nous avons essayé d'expliquer cette comparaison, de la faire comprendre, mais il nous reste la question d'où elle vient et pourquoi. Est-ce qu'un Romantisme avant la lettre, un désir d'échapper de la réalité ? On pourrait le croire, reconnaissant – comme Andringa – une quête de l'Autre qui s'effectue à travers des images. Ainsi, plusieurs questions persistent dont les résolutions pourraient être trouvées dans des récits à découvrir, de gens encore moins connus. Il nous reste également des questions comme l'image de la Hollande dans les récits de voyage allemands ou anglais. Insistent-ils sur d'autres éléments ? Est-ce que la Hollande est chinoise dans ces récits ? On pourrait également se demander si ce mécanisme de l'imaginaire s'applique à d'autres pays européens. La présente étude pourrait aussi s'élargir par rapport au Japon : un autre pays exotique qu'on décrit volontiers. Elle pourrait également être complétée par les autres provinces de la Hollande : est-ce qu'elles sont moins chinoises aux yeux des voyageurs, est-ce qu'on leur applique les mêmes stéréotypes ? La même question peut être posée à propos de la Belgique. Des villes comme Anvers, Gand ou encore Bruxelles, sont-elles vues comme aussi chinoises que Rotterdam, Delft et Amsterdam ? Ces questions et tant d'autres restent à être résolues.

Quant à notre recherche, il s'est donc avéré que les récits de voyage décrivant la Hollande sont pour plusieurs raisons une invitation au voyage. C'est d'abord une invitation des voyageurs, qui s'invitent eux-mêmes en Hollande pour y trouver un certain exotisme. C'est également une invitation au voyage pour les lecteurs, qui se trouvent à la fois transportés dans un imaginaire illimité, comme littéralement invités à faire ce voyage en personne. Et s'ils le font ? Qu'est-ce qu'ils auront vu ? C'est un choix personnel. Soit on se laisse emporter par ces récits de voyage romantiques et on voit effectivement la Hollande chinoise, soit on accepte – comme Victor Hugo – la triste réalité et on voit la Hollande comme elle est. L'une n'est pas forcément meilleure que l'autre, mais la Hollande chinoise est certainement plus jolie.

## Annexes

### A. Assiette de faïence avec décoration florale



Assiette de faïence avec décoration florale à l'exemple de la porcelaine chinoise de la période Kangxi<sup>169</sup>. Il s'agit ici d'une première catégorie : celle des imitations chinoises.

---

<sup>169</sup> Kocx, A., De Grieksche A, *Bord van faïence met bloemdecoratie*, Delft, 1690-1700, Collectie Rijksmuseum, <http://hdl.handle.net/10934/RM0001.COLLECT.14314>, dernier accès le 31 mai 2023.

## B. Boîte à thé avec l'armoirie de la famille Zinzendorf



Boîte à thé avec couvercle à vis avec une décoration « chinoiserie » et portant l'armoirie de la famille autrichienne des Zinzendorf<sup>170</sup>. Comme évoqué antérieurement, le style de la chinoiserie consiste en un mélange d'imitation chinoise et influence occidentale.

---

<sup>170</sup> Kocx, A., De Grieksche A, *Theebus met het wapen van de familie Zinzendorf*, Delft, 1685-1695, Collectie Rijksmuseum, <http://hdl.handle.net/10934/RM0001.COLLECT.14309>, dernier accès le 31 mai 2023.

### C. Vase octogonal et côtelé avec couvercle de faïence peint à multiples couleurs



Vase octogonal et côtelé avec couvercle de faïence peint à multiples couleurs. Le vase est peint avec des fleurs, des roches, des oiseaux et un oiseau dans un arbre. Le vase fait partie d'un ensemble contenant trois pots identiques et deux vases identiques<sup>171</sup>. Ce style est plutôt « oriental » dans un sens plus large. L'application du rouge peut être vu comme une imitation du style japonais.

---

<sup>171</sup> Eenhoorn, L. van, *De Metaale Pot, Achtkantige geribde vaas met deksel van veelkleurig beschilderde faïence*, Delft, 1695-1725, Collectie Rijksmuseum, <http://hdl.handle.net/10934/RM0001.COLLECT.236037>, dernier accès le 31 mai 2023.

**D. Le Marché aux herbes d'Amsterdam par Gabriel Metsu (1660/1661)**



Représentation d'un marché à Amsterdam par Gabriel Metsu vers 1660/1661<sup>172</sup>.

---

<sup>172</sup> Gabriel, M., *Le Marché aux herbes d'Amsterdam*, Amsterdam, 1660/1661, Collections Louvre, <https://collections.louvre.fr/en/ark:/53355/cl010062140>, 2016, dernier accès le 24 mai 2023.

# Bibliographie

## Sources primaires

Colet, L., *Promenade en Hollande*, Hachette, Paris, 1859.

Du Camp, M., *En Hollande. Lettres à un ami*, Paris, Poulet-Malassis, 1859.

Huysmans, J.-K., *En Hollande*, Paris, L'Échoppe, 1993.

Marmier, X., *Lettres sur la Hollande*, H.-L. Delloye, Paris, 1841.

Michelet, J., *Sur les chemins de l'Europe*, Paris, E. Flammarion, 1893.

Texier, E., *Voyage pittoresque en Hollande et en Belgique*, Paris, Morizot, 1857.

## Sources secondaires

Aken-Fehmers, M. S. van, Schledorn, L. A., Hesselink, A.-G. et Eliëns, T. M., *Delfts aardewerk : geschiedenis van een nationaal product*, Zwolle, Waanders Uitgevers, 1999.

Amouretti, M.-C., Ruzé, F. et Jockey, P., *Le monde grec antique*, Paris, Hachette Supérieur, 2018.

Andringa, K., « Le miroir magique. Voyageurs français du 19e siècle face à face avec Rembrandt », *RLC - Revue de Littérature Comparée*, vol. 323, numéro 3, 2007, pp. 277-290.

Andringa, K., *L'Imaginaire des Pays-Bas dans la littérature française du XIXe siècle (thèse en Littérature Comparée, Université Paris IV-Sorbonne)*, 2007.

Andringa, K., « L'Imaginaire des Pays-Bas au XIXe siècle. Regards croisés français et allemands », *Texte et l'Idée (Le)*, numéro 23, 2008, pp. 7-22.

Balzac, H. de, « La Chine et les Chinois », *Le Magazine littéraire*, vol. 32, numéro 4 (janvier-juin), 1843.

Barrère, J.-B., « Le voyage de Victor Hugo en Hollande, 1861 », *Revue de Littérature Comparée*, vol. 38, numéro 2, 1964, pp. 177-202.

Baudelaire, C., *Les Fleurs du mal*, Paris, Belin Gallimard, 2019.

Beller, M., Leerssen, J., *Imagology*, Boston, Brill, 2007.

Cabanès J.-L., « Le voyage en Hollande : clichés et musée imaginaire », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, vol. 1993, numéro 2, 1993, pp. 55-62.

Cartier, M., *La Chine entre amour et haine*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

Dam, J. D. van, *Delfts Aardewerk. Een proeve tot her-ijking (thèse en Lettres, Université Radboud de Nimègue)*, Amsterdam, 2004.

Dehoorne, O., « Une histoire du tourisme international : de la déambulation exotique à la bulle sécurisée », *Revue internationale et stratégique*, vol. 90, numéro 2, 2013, pp. 77-85.

- Détrie, M., « L'image du Chinois dans la littérature occidentale au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Cartier, M., *La Chine entre amour et haine*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, pp. 403-429.
- Dukić, D., « Axiological Foundations of Imagology », dans Edtstadler, K., Folie, S., et Zocco, G., *New Perspectives on Imagology*, Leiden, Brill, 2022, pp. 70-92.
- Eco, U., « Dreaming of the Middle Ages », *Travels in hyper reality*, San Diego-New York-Londres, Harcourt, 1986, document sans numération, sous « Ten Little Middle Ages ».
- Edtstadler, K., Folie, S., et Zocco, G., *New Perspectives on Imagology*, Leiden, Brill, 2022.
- Eide, E., « The Chinese as « the other » in European plays of the eighteenth century », dans Cartier, M., *La Chine entre amour et haine*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, pp. 61-87.
- Gautier, T., *Un tour en Belgique et en Hollande*, Paris, L'école des loisirs, 1997.
- Goldgar, A., *Tulipmania: money, honor, and knowledge in the Dutch golden age*, Chicago, University of Chicago Press, 2007.
- Hélie, J., *Petit Atlas historique des Temps modernes*, Paris, Armand Colin, 2021.
- Kaplan, B. J., *Reformation and the Practice of Toleration*, Boston, Brill, 2019.
- Koumans, M. M. C., *La Hollande et les Hollandais au XIX<sup>e</sup> siècle vus par les Français*, Maastricht, E. en Ch. van Aelst, 1930.
- Lahaussais, C., « Delft, l'illusion chinoise », *Les cahiers de Mariemont*, vol. 32-33, 2005, pp. 20-25.
- Mann, T., *De dood in Venetië en andere verhalen*, Amsterdam-Antwerpen, Uitgeverij De Arbeiderspers, 2019.
- Moura, J.-M., *La Littérature des lointains, Histoire de l'exotisme européen au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998.
- Moura, J.-M., *Exotisme et lettres francophones*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003.
- Morris, R., *La Hollande et les Hollandais au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, vus par les Français*, Paris, Édouard Champion, 1925.
- Nally, P., « Incorrigeable Venice and the war against cliché », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 22, numéro 2, 2004, pp. 295-312.
- Niessen, A. P. M., *Entre le réel et l'imaginaire: Le statut de l'auteur dans le récit de voyage Un Tour en Belgique et en Hollande de Théophile Gautier (thèse en Lettres, Université Radboud de Nimègue)*, 2015.
- Nietzsche, F., *De geboorte van de tragedie*, Amsterdam-Antwerpen, Uitgeverij De Arbeiderspers, 2006.
- Nijenhuis, A., *Les voyages de Hollande et la perception française des Provinces-Unies dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2012.
- Perec, G., « Approches de quoi ? », *l'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 2022, pp. 9-13.
- Petitfils, J.-C., *Louis XIV*, Paris, Perrin, 2018.
- Said, E. W., *Orientalism*, London, Penguin Books, 2019.



- Schmutz, G.-M., « L'invention de la sociologie et de la société chinoise par les positivistes (1854-1861) », dans Cartier, M., *La Chine entre amour et haine*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, pp. 185-207.
- Shepherd, J. R., *Footbinding as Fashion: Ethnicity, Labor, and Status in Traditional China*, Seattle, University of Washington Press, 2019.
- Smeets, M. H. G., « Du côté de chez soi », *RELIEF - Revue Électronique de Littérature Française*, vol. 7, numéro 2, <https://doi.org/10.18352/relief.878>, 2013, pp. 107-117.
- Strien-Chardonneau, M. van, « La Hollande vue par les voyageurs français (1750-1795) », *Dix-Huitième Siècle*, vol. 22, numéro 1, <https://doi.org/10.3406/dhs.1990.1760>, 1990, pp. 269-289.
- Strien-Chardonneau, M. van, *'Le Voyage de Hollande.' Récits de voyageurs français dans les Provinces-Unies 1748-1795*, Oxford, Voltaire Foundation, 1994.
- Strien-Chardonneau, M. van, « Trois voyageuses en Hollande : Anne-Marie du Boccage (1750), Stéphanie-Félicité de Genlis (1776), Louise Colet (1857) », *Le voyage au féminin*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008.
- Strien-Chardonneau, M. van, « La vision exotique de la Hollande dans les récits de voyageurs français (XVIIIe-XIXe siècles) », *Actes*, Ankara, 2009, pp. 79-89.
- Strien-Chardonneau, M. van, « Louise Colet (1810-1876), Promenade en Hollande (1859) : voyage et histoire », *Genre & Histoire*, vol. 9, numéro 9, <https://doi.org/10.4000/genrehistoire.1428>, 2012.
- Sugihara, K., « Global industrialization: A multipolar perspective », dans McNeill, J., Pomeranz, K., *The Cambridge World History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, pp. 106-135.
- Thompson, C., *Travel writing*, London, Routledge, 2011.
- Tuin, H. van der, « Les voyages de Théophile Gautier en Belgique et en Hollande », *Revue de Littérature Comparée*, vol. 31, 1957, pp. 491-512.
- Tuin, H. van der, « Les voyages de Nerval en Hollande », *Revue de Littérature Comparée*, vol. 35, numéro 3, 1961, pp. 387-400.
- Versendaal, R. M., « Le voyage au service d'une peinture de la France et des Français : Maxime Du Camp en Hollande », *RELIEF - Revue Électronique de Littérature Française*, vol. 10, numéro 2, 2016, pp. 46-59.
- Vlasta, S., « Imagology and the Analysis of Identity Discourses in Late Eighteenth- and Nineteenth-Century European Travel Writing by Charles Dickens and Karl Philipp Moritz », dans Edtstadler, K., Folie, S., et Zocco, G., *New Perspectives on Imagology*, Leiden, Brill, 2022, pp. 112-127.
- Wiest, J.-P., « Les jésuites français de la Chine au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Cartier, M., *La Chine entre amour et haine*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, pp. 285-308.
- Youngs, T., *The Cambridge Introduction to Travel Writing*, New York, NY, Cambridge University Press, 2013.

## Sitologie

Koninklijke Verzamelingen, *Chinese Zaal in Paleis Huis ten Bosch*, [le 21 décembre 2020], <https://www.koninklijkeverzamelingen.nl/thema-s/163-chinese-zaal>.

Leerssen, J., *Imagologica*, On Imagology, <https://web.archive.org/web/20180621080024/http://imagologica.eu/aboutimagology>, s.d..

Strien-Chardonneau, M. van, « Amsterdam gezien door Franse reizigers in de 18e en 19e eeuw », *rozenbergquarterly.com*, <https://rozenbergquarterly.com/>, s.d..

### **Sources iconographiques**

Eenhoorn, L. van, *De Metaale Pot, Achtkantige geribde vaas met deksel van veelkleurig beschilderde faience*, Delft, 1695-1725, Collectie Rijksmuseum, <http://hdl.handle.net/10934/RM0001.COLLECT.236037>.

Gabriel, M., *Le Marché aux herbes d'Amsterdam*, Amsterdam, 1660/1661, Collections Louvre, <https://collections.louvre.fr/en/ark:/53355/c1010062140>, 2016.

Kocx, A., *De Grieksche A, Theebus met het wapen van de familie Zinzendorf*, Delft, 1685-1695, Collectie Rijksmuseum, <http://hdl.handle.net/10934/RM0001.COLLECT.14309>.

Kocx, A., *De Grieksche A, Bord van faience met bloemdecoratie*, Delft, 1690-1700, Collectie Rijksmuseum, <http://hdl.handle.net/10934/RM0001.COLLECT.14314>.